

## DEUXIEME CAHIER DE MES MEMOIRES : DEPUIS 1881 JUSQU'A 1888 JEUNESSE (DE PARIS AU MANS).

### Ma jeunesse à Paris (1881)

J'ai déjà dit que j'avais dressé, dans mon roman *Transition*, un tableau de la vie du Quartier latin pendant la période où je l'ai traversé. Je ne puis guère ici que résumer les notes sur lesquelles j'ai appuyé la trame de mon livre.

En 1881, l'orage du Seize mai étant apaisé, la jeunesse des écoles se divisait en deux camps bien tranchés. D'une part, les catholiques qui faisaient bande à part et qui ne rêvaient guère que du barreau. D'autre part, la jeunesse républicaine avide des emplois gouvernementaux. Dans ce dernier camp, on distinguait une subdivision bien établie : la plus grosse partie qui avait formé l'Union française de la jeunesse (société d'enseignement populaire) et qui avait la majorité à la Conférence Molé marchait à la remorque de Gambetta et, un peu plus tard, de Jules Ferry. L'autre, croyant aux destinées du Parti radical, suivait Clemenceau. Parmi ceux-ci brillaient Georges Laguerre et, alors considéré comme très inférieur à Laguerre, Alexandre Millerand. Ils avaient fondé, en concurrence avec les opportunistes, l'Union de la jeunesse républicaine. J'ai été successivement membre de ces deux groupes. J'ai fait, pendant deux ans, un cours d'histoire sur Bonaparte à l'école municipale de la rue du Pont-de-Lodi. Je ne me suis pas mis en grands frais d'érudition et je me suis contenté de traduire les vues de Lanfrey qui s'accordaient sur ce point avec celles d'Auguste Comte et d'Hippolyte Taine (Napoléon Condottiere). Puis, je me suis détaché peu à peu de ces coteries pour me rapprocher du petit groupe d'étudiants, alors peu nombreux, qui s'adonnait aux études socialistes. Ce groupe se rassemblait alors au premier étage d'une brasserie proche de l'Odéon. Je fis la connaissance de Crié qui a mal tourné, de l'anarchiste Landriot, de Godard qui eut son heure de célébrité quand, à la salle Rivoli, il arracha la moitié de la barbe d'Yves Guyot, de Violard, du Père Chabert, d'Allemane, de Clovis Hugues, enfin de Jules Guesde qui commençait à user ses fonds de culottes sur les bancs de la police correctionnelle.

C'est là où se cimenta particulièrement mon amitié avec Maurice Allard et avec Achille Lichy.

Lichy que je devais retrouver plus tard procureur à Mamers était en train de dissiper l'héritage paternel avec une fille aussi belle que bête et qui tringlait dans les brasseries sous son prénom d'Augustine.

Peu à peu, notre cercle que nous avons baptisé « *Groupe révolutionnaire des écoles* » prit une certaine importance. Je le retrouverai tout à l'heure. Après Pâques 1881, je fus pris par la fièvre de l'examen. Il fallait donner le coup de fion pour ne pas mécontenter la famille. Ce n'est pas que ces malheureux examens de droit fussent très difficiles. Avec un peu de mémoire, un étudiant d'intelligence moyenne s'en tirait toujours. De mon temps, la licence en droit était envisagée comme une plaisanterie. Si ces épreuves n'avaient pas été aussi difficiles

que celles de la licence ès lettres, je serais sûrement demeuré sur le carreau ! Pour comble de malheur, cette année, j'avais vendu, pour faire face aux exigences du jeu, tout ce qui composait ma modeste bibliothèque de droit. Ne criez pas au scandale ! J'en avais tiré à peu près quinze francs ! Chez Thomas, le célèbre Thomas, le libraire de la place de la Sorbonne, celui que Balzac aurait pu appeler « *le sombre et discret ami de la jeunesse* ». Je fis avec lui des affaires suivies jusqu'à mon départ pour la Rive droite.

Je rencontrai heureusement, sur ces entrefaites, un brave garçon, fils d'un notaire du Mans, devenu lui-même plus tard excellent notaire, Édouard Berthault. Il voulut bien me prêter ceux de ces livres dont il n'avait pas besoin et - utilisant alternativement Mourlon et Ruben de Couder - je pus préparer mon examen d'une façon assez satisfaisante et même je passai avec de bonnes notes mon premier baccalauréat en droit. Cela me tirait une rude épine du pied ! Aussitôt ce succès obtenu, je bouclai, sans me presser, ma valise et je rentrai au Mans, après avoir prodigué mes adieux à mes trop nombreux amis qui se dispersèrent eux-mêmes dans leurs familles.

Joseph Party resta seul comme Marcus pleurant sur les ruines de Carthage. Quant aux blondes et aux brunes qui ont pu jouer un rôle dans ma première année universitaire, je n'en parle pas, pour cette bonne raison qu'aucune d'elles n'a laissé dans ma mémoire l'ombre d'un sentiment digne d'être imprimé.

*... Car j'en puis comparer le lointain souvenir*

*A ces brouillards fumeux que l'Aurore soulevé*

*Et qu'avec la rosée on voit s'évanouir.*

---

En arrivant au Mans, je trouvai à la gare la bonne face réjouie de mon excellent frère Georges qui venait de terminer sa philosophie et de passer son baccalauréat. Il n'en était pas plus fier pour cela ! Car je n'ai pas connu de nature plus flegmatique que celle de cet ami donné par la nature. Hélas ! Quand j'ai écrit pour la première fois ces lignes (en août 1892), je croyais bien que Georges les lirait après ma mort et qu'il serait un de mes exécuteurs testamentaires. Un sort fatal a voulu qu'en 1920 il m'ait précédé dans la tombe ! Il a été l'ami des bons et des mauvais jours. Le plus grand chagrin de ma vie s'est produit le jour où les hasards de la destinée l'ont éloigné de moi et fait vivre, à vingt lieues de ma maison, à peu près comme si nous étions des étrangers ! Je n'ai jamais trouvé ce brave frère sourd à aucun de mes appels. Il m'a sans doute arraché au suicide dans un de ses tourments de l'existence où s'empêtrent les hommes malchanceux. Il m'a réconforté, redonné l'espérance et fait partager avec lui plus d'un jour heureux. Il a resserré d'un triple lien l'affection que la nature avait fait éclore entre nous. Je n'ai jamais connu en lui que désintéressement, dévouement, abnégation. Ah ! Sous des dehors un peu nonchalants, un peu froids, c'était un brave type d'homme ! Il n'a laissé que des amis. Il en avait trop ; c'est ce nombre qui l'a tué, car il ne savait pas résister à une invitation de chasse ou de cabaret ! Après ma femme et mes enfants, c'est l'être qui a tenu le plus grand rôle dans ma vie.

Ces vacances 1881 ont été passées en petite partie au Mans et pour la plus grande partie à La Chapelle-Gaugain. Au Mans, je fis connaissance avec les nombreux amis de Georges, notamment avec un joyeux interne de l'hôpital du Mans, Paul Persy, qui devait ensuite fournir une belle carrière médicale. C'était un garçon intelligent et travailleur qui avait commencé par être ouvrier boulanger, qui s'était instruit lui-même, avait passé son baccalauréat et qui faisait ses études de médecine en gagnant péniblement sa vie comme interne. Je l'ai connu lettré, érudit, spirituel, tournant agréablement les vers. Nous avons été longtemps amis, la politique nous a séparés d'abord puis ensuite un incident désagréable. Je l'avais choisi comme médecin en 1892. Il s'est trompé dans un diagnostic en soignant mon petit garçon et j'ai dû le remplacer, ce qui fut pour lui un grand crève-cœur.

Les autres amis de Georges qui étaient déjà où devinrent les miens étaient le grand et blond Albert Keller, l'employé de la librairie Pellechat, Paul Blin qui fut un excellent journaliste, Léopold Chauvin, un type fort curieux qui était cafetier place des Jacobins, Constant Plot, employé à la préfecture, Paul Desiller, un joyeux représentant de commerce et enfin l'étourdissant Baudrier, boucher rue des Minimes, qui était le boute-en-train de la bande, qui se ruina en festin, fit faillite et alla se refaire une fortune en Argentine où il est mort propriétaire du plus bel hôtel de Bahia Blanca.

Mon cher Georges ne s'ennuyait pas au Mans et ma pauvre maman a dû solder plus d'une de ses fredaines. Je restai à La Chapelle jusqu'à l'époque de la chasse. Nous avons fait de bonnes parties avec Jules Goujon, Raymond Chambris, Eugène Collet et d'autres amis.

La rentrée devait avoir lieu au début de novembre. La grande question qui se posait était celle de savoir si mes parents nous laisseraient aller tous les deux à Paris pour continuer nos études ou s'ils nous accompagneraient.

Évidemment, nous étions peu soucieux de vivre là-bas en famille. Je venais de dépeindre la vie d'étudiant à mon frère sous un jour si agréable qu'il lui semblait dur d'aller vivre sous la tutelle paternelle.

Mon père lui-même, qui avait une confiance excessive en notre sagesse, redoutait vivement le transport de toute sa maison à Paris. Il pensait qu'en nous réduisant à la portion congrue, il nous materait. Ce fut la ténacité de ma mère qui l'emporta. Ce que femme veut... Il nous était impossible d'avoir une mère plus intelligente et meilleure sous tous les rapports. Elle était semblable à cette mère de la Glu chantée par Jean Richepin et dont le cœur aurait crié : « *T'es-tu fait mal mon enfant ?* », même si l'enfant avait de ses propres mains arraché le cœur de sa poitrine !

Elle ne pouvait se résigner à nous abandonner, non pas tant par désir de surveillance que par crainte de nous savoir mal nourris. Elle était venue me voir deux ou trois jours dans la capitale et elle avait été effrayée de mes allures bohèmes, de la mauvaise tenue de mes effets, et d'un tas de petits détails qui avaient hérissé son sentiment maternel. Mon père, qui pourtant était très ferme dans ses volontés, se laissait facilement dompter lorsqu'il voyait sa femme monter sur ses grands chevaux. Il dut céder, au grand désespoir de son fils et il fut décidé que nous partirions pour Paris en smala. Une correspondance active fut échangée avec mon oncle

le chapelier qui nous arrêta un logement au 3<sup>e</sup> étage d'une maison portant le n°62 de la rue Monge.

### En famille à Paris

Certains écrivains ont soutenu que le Quartier latin ne faisait pas plus partie de Paris que Nanterre. De mon temps, c'était encore vrai. J'ai connu des étudiants qui n'ont guère plus franchi les ponts que s'ils avaient habité Nancy ou Carcassonne. L'étudiant parisien vit dans sa famille ; il loge à la Madeleine, à Passy ou à la Bastille. Le Quartier latin, borné par la Seine, la rue du Bac, le Luxembourg et le Val-de-Grâce, était un pays de provinciaux et d'étrangers. L'élément indigène compte peu : le boulanger est limousin, le marchand de vin auvergnat et l'épicier gascon. L'étudiant est tout, excepté parisien. Sitôt débarqué, le nouveau venu cherche sa coterie. Il se fait remarquer par un « pays » qui le conduit tout de suite au café dans lequel se réunissent les autres « pays ». A l'époque dont je parle (1880 – 81), bien des cafés - voire des restaurants - étaient la représentation d'une petite province. Aux Toulousains, le Café de la source ; aux Bordelais, le Café des écoles ; aux Orléanais le restaurant du père Chocolat.

La rue Monge que nous allions habiter était une sorte de terrain neutre dans lequel se réfugiaient les étudiants les plus tranquilles qui se mélangeaient ainsi à la population du quartier de la Halle aux vins. Récemment construite, cette rue offrait un singulier contraste avec le quartier où le préfet Haussmann l'avait tracée, comme un tuyau de drainage. D'un côté, la place Maubert, véritable débris du Moyen-âge, horrible refuge de voyous, de libérés du bagne et de souteneurs ; de l'autre bout, les tanneries de la Bièvre puante ; à gauche, en descendant vers les Gobelins, la prison de Sainte-Pélagie, noire et lépreuse ; à droite les tortueuses obscurités de la rue Mouffetard. Notre maison se trouvait placée un peu avant d'arriver à la place Monge (n°62) presque au coin de la rue Lapeyrière, à cent mètres de Sainte-Pélagie. Pour nous rendre au centre du Quartier latin, à l'Ecole de droit, il fallait remonter un escalier étroit qui aboutissait à une toute petite rue, la rue Rollin, pour gagner la place du Panthéon, en contournant le lycée Henri IV.

Nous étions logés au deuxième étage où nous occupions un appartement de 4 pièces plus une cuisine (1200 francs de loyer). La salle à manger et une chambre donnaient sur la rue. Pendant toute la durée de notre séjour, mon père, à qui Paris plaisait peu, ne fit que d'assez rares apparitions. Je ne pense pas qu'il ait habité avec nous plus de quatre mois sur douze. Il ne se plaisait qu'à la campagne. Il ne retourna que rarement au Mans car notre maison du 123 rue Julien Bodereau avait été louée au procureur de la République. Ce fut sous la surveillance exclusive de ma mère que nous fûmes placés. Elle a toujours conservé de ce séjour à Paris un triste souvenir, car nous lui avons fait mille misères. Je ne sais par quels prodiges d'économie elle a pu faire face à nos demandes d'argent impérieusement répétées. Deux jeunes poulains lâchés dans un pré, bondissant, hennissant, se culbutant, cherchant à passer dans toutes les trouées de la haie, ne peuvent suffire à donner l'idée de deux grands garçons, remplis de vigueur, de sang, de fougue qui se voient lancer dans un milieu où les plaisirs faciles se précipitent à leur rencontre, jour et nuit.

Mon premier souci fut de présenter Georges à la bande. Je vous laisse à penser par quels hurlements d'enthousiasme nous fûmes accueillis tous les deux. Dois-je l'avouer ? Je fus un peu piqué de l'accueil qui fut fait à mon frère par mes amis. Il me semblait qu'il était le préféré et c'était vrai. Mon frère avait des défauts, mais c'était justement ceux qui plaisaient à la jeunesse. Il était jouisseur, primesautier, impulsif, mais c'était une nature ouverte, généreuse, sympathique. La bonté se reflétait dans ses yeux bleus qui répétaient ceux de mon père auquel il ressemblait énormément. Mêmes cheveux blonds frisottants, même nez aux narines ouvertes, même tendance à l'embonpoint. Il m'a beaucoup aimé, plus peut-être que je ne l'aimais moi-même, bien que j'aie ressenti toujours pour lui une vive tendresse. Il se produisit donc ceci que, peu à peu, la bande qui a joué un rôle très bruyant pendant quelques années au Quartier latin sous le nom de « Bande du Mürger », finit par m'exclure et que j'y fus remplacé par mon frère qui conserva le nom de guerre de « Poupou » plus longtemps qu'il ne l'eût voulu. Vingt ans après, il m'est arrivé de rencontrer de vieux camarades qui me demandaient : « *Comment va Poupou ?* ».

C'est ce genre d'étudiants – dernier vestige de la Bohême – qu'Edgar Monteil s'est efforcé de dépeindre dans son roman si oublié : *Les Copurchics*. L'individu le plus remarquable de ce groupe fut Alphonse Houdayer qui fut vraiment une célébrité quartierlatinesque au même titre que Sapeck, Vautier ou Jules Jouy.

Houdayer, Manceau pur-sang, était originaire de Coudrecieux, aux environs de Saint-Calais où son père dirigeait la verrerie de la Pierre. De bonne heure, ses parents l'avaient voué à la pharmacie. Extrêmement intelligent, le gaillard avait en lui beaucoup plus que l'étoffe d'un pharmacien. Seulement, comme un personnage de Maupassant, il était né avec une propension immodérée pour ne rien faire. Il était beaucoup trop fort pour devenir un pharmacien ; aussi a-t-il fini par faire sa fortune comme simple commis droguiste. N'anticipons pas ! Je n'ai jamais rencontré dans ma vie de nature plus loyale, d'esprit plus ouvert, de plus profonde et sincère amitié que chez cet aimable garçon.

Quand je le connus, il était à Saint-Calais à l'Institution Notre-Dame où il faisait ses études en compagnie de nos amis Gabriel Hardy et Gérault-Richard. Je ne devins intime avec Richard que plusieurs années après, mais il y avait entre ma famille et celle de Gabriel Hardy de vieilles relations. M. et M<sup>me</sup> Hardy étaient alliés de la famille Charles, ma tante Louise Marteau ayant épousé Joseph Charles, instituteur à La Chapelle-Gaugain. Gabriel Hardy et Alphonse Houdayer étaient inséparables. Quand Hardy fut envoyé au collège d'Argentan, Houdayer le suivit. Quand Houdayer fut placé comme élève pharmacien à Dreux, Hardy obtint la grâce d'entrer avec lui dans la même officine. Malgré un défaut de pécune (car leur parents les tenaient fort serrées) ils menèrent joyeuse vie et ils mirent à mal plus d'une bonne du patron, ce qui finit par provoquer leur renvoi collectif. Le vrai motif de la rupture finale entre le patron et ses employés constitue une anecdote digne de la plume d'un Courteline.

Le pharmacien était parti un matin en recommandant à ses élèves de bien soigner un certain cérat<sup>1</sup> commandé par le vétérinaire local pour faire un emplâtre. Ce cérat était composé de plusieurs ingrédients collants et gluants qu'on triturerait dans un mortier. À la fin

---

<sup>1</sup> Pommade à base de cire et d'huile. Sert d'excipient.

cela ressemblait assez à une boule de cire molle, ronde et grosse comme une tête de bébé. Quand Hardy et Houdayer eurent terminé la boule, ils trouvèrent amusant de convoquer les garçons de laboratoire pour faire une partie de balle à trois. Ils se renvoyaient de l'un à l'autre la boule en accompagnant cet exercice des acrobaties les plus réjouissantes. Tout d'un coup, par un faux mouvement, Houdayer envoya la boule vers le plafond où elle se colla. Au moment où les trois joueurs allaient chercher un escabeau pour décoller l'emplâtre qui s'était largement étalé, le patron et le vétérinaire entrèrent brusquement dans la boutique. Le vétérinaire hurla au nom des principes de l'antisepsie et le pharmacien prit à ses élèves de déguerpir. C'est ainsi que je retrouvai mes deux amis placés dans une pharmacie de la Varenne-Saint-Hilaire.

Le jour de sortie d'Houdayer était fixé au mercredi, car il n'était jamais libre le dimanche. Donc, tous les mercredis, et souvent jusqu'à l'aube du jeudi, il venait à Paris et nous ne nous quittions guère. Par contre, je me rendais chaque dimanche à La Varenne. Ensemble, nous prîmes le goût du jeu malgré la faiblesse de nos ressources. C'est la plus sale passion qui puisse infecter la jeunesse, car on s'en guérit difficilement. Nous nous fîmes recevoir dans un ignoble petit tripot du boulevard Saint-Germain qui s'appelait, si je ne me trompe « cercle de Cluny ». La majorité des membres étaient des étudiants, mais il y avait une minorité imposante de grecs qui n'appartenaient pas tous à la noble nation hellénique. Tous les fils de familles disposant d'un budget venaient régulièrement perdre leurs mensualités dans ce boui-boui où j'ai vu défiler des types bien drôles. Depuis l'époque dont je parle, la police a quelque peu épuisé ces bouges, mais alors ils pullulaient. Ces cercles étaient généralement dans les mains de tricheurs professionnels qui prélevaient sur les mises un pourcentage assez élevé. Comme cette cagnotte ne rapportait pas toujours suffisamment, les patrons y ajoutaient le profit du cataplasme. Entendons par là un jeu de cartes préparé qu'un croupier habile passait dans la main d'un banquier complice, lequel abattait des neuf à la douzaine !

Pour allécher les joueurs et leur faire moins appréhender les pertes, on changeait à l'entrée de la monnaie en jetons de nacre. Un matin, le directeur du cercle, un nommé Bournet qui avait l'aspect d'un tenancier de gros numéro, s'était laissé entraîner à jouer le dépôt et il ne put rembourser les jetons, ce qui causa un beau tumulte. Il failli être massacré par les pontes ; mais tout s'arrangea au commissariat de police, rue de Condé.

J'ai connu là des types impayables : un vétérinaire nommé Recéjat et qui avait pris l'habitude de ponter seulement après qu'il avait vu abattre par le banquier un valet de trèfle. Si bien qu'à la fin, les joueurs n'appelaient plus le valet de trèfle que Recéjat. Cette carte était censée porter la guigne. On entendait hurler : « *Encore ce cochon de Recéjat ! Je suis foutu !* » La distinction n'était pas au surplus la caractéristique des banquiers du tripot. On entendait souvent l'un d'eux annoncer en tirant un as de pique : « *Nom de Dieu ! Voilà le trou du cul de Sarah Bernhardt !* » L'as de trèfle était le trou du cul de Louis-Philippe.

Un vieux juif nommé Siméon ne jouait au Baccarat dit « chemin de fer » que les passes pair (la 2<sup>e</sup>, la 4<sup>e</sup> etc...) parce que la passe pair ne payait rien à la cagnotte. Plus tard, le

cercle de Cluny se transporta sur les grands boulevards et prit le nom de « cercle des méridionaux ». Inutile de dire qu'on pouvait être de Dunkerque et s'y faire inscrire.

Le métier de rabatteur de cercles était assez rémunérateur. J'ai retrouvé au cercle des méridionaux un vieux labadens, Edgar Tromiaur. Ce garçon fort intelligent avait trouvé sa voie. Petit reporter à *L'Echo de Paris*, sans fortune (car son père notaire à Chantenay avait été condamné pour faux à cinq ans de prison), il était devenu le major de la table d'hôte du cercle et président du conseil d'administration. Il fut ainsi nourri et bien nourri toute sa vie. Carjat, le fameux photographe ami de Gambetta, partageait la pitance. Edgar Tromiaur a fait son chemin ; il est mort président du syndicat de la presse judiciaire, très estimé dans le monde journalistique. Il s'est peu séparé d'un de nos amis de lycée, Émile Pinguet, que je vais retrouver au cours de ces mémoires. Il est demeuré d'autant mieux l'ami de Pinguet qu'il daignait coucher avec sa femme, assez jolie blonde.

On était en général assez bon pour les décavés que l'on admettait, de temps à autre, au dîner.

Parmi les démarcheurs, j'avais encore de bons amis du lycée du Mans, Georges Croisé et Ferdinand Vassal. J'aurai sans doute occasion de parler d'eux ; car c'étaient des types ! Il y avait là beaucoup de pauvres diables qui se contentaient de regarder jouer les camarades, tapant de temps à autre les gagnants d'une pièce de cent sous. Quelque fois ces malheureux (dont je fus) réunissaient leurs détreesses et parvenaient à former la mise de 2,50 Fr. qui était la mise minima exigée par le règlement. Il circulait une légende d'après laquelle un commis-voyageur appelé Roubaud avait fait venir avec un sou la somme de quinze cents francs. J'ai connu de braves garçons qui ont pendant des années vidé la poche de leur gilet sur le tapis, hallucinés par cette légende fantastique.

Le baccara ne nous empêchait pas de sacrifier au plus noble jeu des courses de chevaux. Il n'était encore qu'à son aurore, mais il a fait depuis un joli chemin. En peu de temps, nous fûmes familiarisés avec le jargon courant des sportsmen. Nous ne parlions plus que de tuyaux, de cracks, d'outsiders, de walk-over et autres calembredaines. Ce walk-over nous plongeait dans la tristesse, il nous semblait que c'était de l'argent perdu. Par contre, lorsque le favori gagnait (chose rare !), nous disions fièrement que son jockey avait gagné la course, au trot, comme chez lui, arrêté, dans un canapé, les doigts dans le nez etc... Que de fois il nous est arrivé de partir pour Saint-Ouen dans une de ces grandes voitures qui emportaient les parieurs au champ de courses moyennant le prix de un franc ; et de revenir à pied, n'ayant même pas six sous pour nous payer l'omnibus ! Nous avions fait la connaissance d'un bookmaker poitrinaire et embrasé auquel Houdayer donnait des potions phosphorées en échange de tuyaux. Le malheureux pouvait ainsi consacrer à sa maîtresse les restes d'une ardeur qui s'éteignait. Mais il mourut rapidement. Paix à ses cendres ! Il s'appelait Nissous.

Houdayer était joueur jusque dans les ultimes cellules de sa moelle épinière. Je n'en ai jamais connu de plus frénétique. À 72 ans, il ne connaissait pas de jouissance supérieure à celle du poker. J'allais toujours faire avec lui une petite belote, les vendredis soir, à la brasserie Boffinger, rue de la Bastille. Il est mort en mai 1932. Heureusement, chez moi, le

plaisir du jeu demeura à fleur de peau. J'ai certainement perdu beaucoup d'argent mais je suis parvenu à jouer uniquement quand je voulais et sans grande émotion. Somme toute, on est joueur ou on ne l'est pas. On doit mettre tout en œuvre pour chasser cette passion qui amène toujours la ruine et parfois le suicide.

Houdayer avait fini par devenir le cauchemar de ma mère qui l'accusait de m'entraîner au vice. Il faut pourtant que je rétablisse solennellement la vérité. Si l'un de nous s'est montré coupable, c'est assurément moi. C'est moi qui ai été le chercher dans sa pharmacie de la Varenne pour l'amener à Paris, à portée de ma main. Il est entré, pour me plaire, chez un pharmacien nommé Colomb, 10 boulevard Beaumarchais. Par une coïncidence malheureuse, son patron était aussi joueur que lui. Il n'était pas beaucoup plus riche que son élève. L'après-midi, ils se réfugiaient dans l'arrière-boutique et jouaient au poker, à deux, en employant comme monnaie des pastilles de soufre qu'ils extrayaient d'un bocal. Il arrivait souvent que le garçon de laboratoire venait dire : « *Monsieur, il y a un client qui vous demande !* », à quoi Colomb répondait d'une voix de stentor : « *Dites-lui qu'il m'emmerde.* » Vous étonnerez-vous en apprenant que ce Colomb fut déclaré en faillite au bout de l'année ?

### La femme

J'ai dit franchement que les femmes ont joué dans ma vie jusqu'au mois de novembre 1881 un rôle assez insignifiant. Parbleu ! Je n'étais pas chaste, mais je ne pratiquais que des passades. Pour avoir une femme à soi tout seul, il faut avoir de l'argent. Or, en tirant des carottes, je n'arrivais guère à me procurer plus d'une soixantaine de francs par mois pour mes menus plaisirs (soit 300 francs d'aujourd'hui). J'étais un peu gros, mais bien fait et assez joli garçon. Bien des filles ne me l'ont pas envoyé dire. Tout cela était bagatelle !

Un soir du mois de novembre 1881, je venais de terminer avec Joseph Party, une partie de piquet qui durait depuis quatorze jours. C'était un match en 150 coups de 150 points. Quand Party n'avait pas d'argent, l'usage exigeait qu'on lui arrachait un poil de sa barbe en compensation de sa perte. Mais ce jour-là, Party, qui était rompu à toutes les ficelles du jeu, m'avait infligé une défaite qui s'était chiffrée par une grande quantité de bocks. Toute la bande qui nous entourait était comme nous deux dans un suffisant état d'ébriété.

Parmi les filles de la brasserie, il y en avait une qui était bien faite et assez jolie. C'était une brunette, avec de beaux yeux grains de café. Elle avait une petite instruction primaire, avait été couturière ou lingère dans son pays (Baume-les-Dames), débauchée par un commis-voyageur qui l'avait amené à Paris. Je ne l'ai jamais connue que sous le nom de Marie-La-Brune. C'était tout à fait le type de la grisette de Mürger, désintéressée, honnête au fond, faisant son métier de servante de brasserie avec courage et buvant parfois pour oublier. Elle avait en dernier lieu pour amant un peintre japonais, ayant à peine le type asiatique, bon artiste, ne manquant pas d'esprit et qui s'appelait Koumano. Je n'avais pas remarqué spécialement cette fille. Joseph Party me conduisait parfois à ses tables parce que c'était sa compatriote. On plaisantait avec elle et c'était tout.

Le Boul qui était vraiment insupportable s'était fait le persécuteur du japonais qui supportait tout avec la patience de sa race et ne voulait pas, au milieu d'étudiants étrangers,

faire preuve d'un mauvais caractère. Un soir, nous avons tous beaucoup bu. J'avais retrouvé complètement ivre (au fond d'un fossé creusé le long du trottoir pour une conduite à gaz) un vieil ami d'enfance, Émile Pinguet qui avait lâché la faculté de médecine pour devenir jockey et nous faisons mille sottises. A deux heures du matin, la brasserie ferma et nous fûmes tous, hommes et femmes, jetés à la porte au coin de la rue Cujas et de la rue Victor Cousin. Marie-la-brune fort excitée donnait le bras à son japonais qui devait l'accompagner chez elle. Elle demeurait à cent pas de là rue Saint-Jacques dans un hôtel depuis longtemps disparu et qui a été remplacé par les constructions de la Sorbonne. Que s'est-il passé exactement ? Je n'en sais trop rien. Tout ce que je puis me rappeler, c'est qu'en arrivant devant la porte, Le Boul tira vigoureusement le japonais en arrière et me poussa avec la fille dans le corridor en fermant la porte. Marie me prit par la main et m'entraîna dans l'escalier. J'entendis la bande rire aux éclats, puis ce fut le silence et je me trouvai dans la chambre avec la jeune femme un peu échevelée. Elle me plaqua un baiser sur la bouche et me dit : « *Reste, tu me plais depuis longtemps, je t'aime !* ».

J'en étais tout baba. Je lui expliquai que je n'avais pas le sou. Elle me répondit : « *Je m'en fous !* ». Je passe le reste. Le lendemain, je me réveillai tout stupéfait. Je crois bien que c'était la première fois que je découchais!

Cette aventure fut le début d'une liaison qui dura presque deux ans. Marie m'avait dit : « *Je gagne suffisamment ma vie, je suis dégoûtée du japonais, reste avec moi, tu viendras me voir quand tu pourras et je te serai fidèle !* ». J'étais jeune, je ne comprenais pas cette femme ; elle n'était pour moi qu'un instrument de plaisir. Elle m'a aimé profondément, elle m'a été fidèle ; elle a refusé des amants riches, elle m'a été dévouée comme un chien caniche. Elle était jalouse et j'ai subi plus d'une scène que je méritais. Mes amis m'enviaient d'avoir une maîtresse jolie et attachée qui ne me coûtait rien.

Au demeurant, cette liaison très irrégulière, souvent intermittente, m'était plutôt utile. Elle m'a permis de me remettre au travail. Je ne voyais guère mon amie que dans la matinée ; je ne passais la nuit chez elle que rarement. Ma mère se doutait de quelque chose. Elle avait imaginé de faufiler mon drap avec ma couverture pour savoir si j'avais couché dans mon lit. Mais à quoi cela pouvait-il servir ? Je ne tenais aucun compte des reproches qu'elle m'adressait.

De temps en temps, il y avait de la brouille dans notre faux ménage. C'était toujours de ma faute. Un soir, je me suis fait pincer à Bullier avec une charmante piqueuse de bottines que j'avais conquise en allant travailler le matin à l'étude Laisney (boulevard Haussmann). Elle s'appelait Pauline. Très jolie, mais un peu maigre (je l'ai retrouvée quelques années plus tard, engraisnée et fort appétissante !). Ce fut un beau scandale ! Les deux femmes se crêpèrent le chignon ; Marie me vola mon chapeau qui me fut rendu au commissariat de police.

Le commissaire était bon enfant ; il connaissait la bande. Plusieurs d'entre nous sont devenus de respectables magistrats, ainsi Comont, Lichy, Léon Côme ; d'autres de parfaits notaires, comme Berthault.

Un soir, mon frère Georges avait eu la belle idée d'éteindre les becs de gaz de la place du Panthéon. Quand il eut grimpé sur le dernier réverbère, il redescendit dans les bras de deux agents qui le regardaient faire en souriant. J'avais dû le réclamer chez le même commissaire qui me rendit le délinquant avec une semonce !

—

Belles années de jeunesse ? Il fut un temps où je les ai regrettées. Elles m'apparaissent maintenant trop loin. Pendant que je les vivais, je les appréciais peu. C'était comme des années de stage, qu'il fallait brûler au plus vite. Pendant que je les traversais, elles me semblaient aussi longues que pouvait paraître à un malade les heures qu'il passe dans l'antichambre d'un spécialiste. On ne goûte guère la vie qu'à partir du 3<sup>e</sup> acte. Il arrive une heure où l'on regrette le temps qui fuit, où l'on voudrait arrêter l'aiguille de l'horloge, où l'on désirerait emprisonner ces minutes entre ses doigts, laisser évaporer goutte-à-goutte le parfum de la vie... Mais, à vingt ans, on n'est jamais un gourmet, tout au plus un glouton.

Je regrette le Quartier latin à peine davantage que le lycée. J'attendais avec impatience le moment de revêtir une robe d'avocat, je n'attachais d'importance qu'à la politique et, lorsque j'endossai cette robe tant désirée, je me mis à envier la calvitie des vieux maîtres parce qu'elle inspire confiance à la clientèle !

C'est aujourd'hui seulement, à 70 ans passés, que je me rends compte des joies de la jeunesse tout en les considérant comme très inférieures aux joies de l'âge mûr. Oui, toutes choses pesées, je regrette davantage mes cinquante ans que mes vingt ans !

Ma jeunesse a été gâtée par le manque d'argent. Mais si j'avais été riche, j'eusse fait toutes sortes de bêtises ! La médiocrité m'a donc plutôt servi. J'ai eu, étant pauvre, une maîtresse jeune, gentille et à moi tout seul. Elle manquait de distinction, la chère enfant ! Mais c'était une bonne fille intelligente et gaie, débrouillarde et avisée. Ma contribution dans ce ménage équivalait à peu près à zéro. C'était elle qui devait seule pourvoir à ses besoins avec ce qu'elle gagnait à la brasserie, ce qui ne dépassait guère 5 à 6 francs par jour.

Mais il fallait aussi que j'eusse ma santé pour mener cette vie-là ! Comme je couchais chez mes parents, mon existence était divisée en deux parties : quand mon père était à Paris, (ce qui arrivait pendant quatre mois de l'année) je me couchais de bonne heure et, à six heures du matin, sous prétexte d'aller préparer mon cours, je venais me coucher chez ma bonne amie où je restais jusqu'à midi. À deux heures, je rejoignais ma bande au Mürger, après avoir déjeuné à la maison paternelle. Quand mon père était à la campagne, je découchais carrément sous la bienveillante surveillance de ma mère.

Ce n'est pas tout rose d'être l'amant d'une femme de brasserie et mon frère Georges qui était dans mon cas en a su quelque chose. Que de fois il a fallu patienter silencieusement jusqu'à deux heures du matin, l'heure du berger, tantôt supportant lâchement les privautés que certains clients se permettaient avec nos amies, tantôt faisant le coup de poing contre des concurrents avinés auxquels il fallait enlever ma dulcinée de haute lutte.

Tristes moments que ces attentes devant un bock à demi vide, l'œil perdu dans les volutes de fumée d'une cigarette.

Parfois, j'allais me coucher, harassé de fatigue, avant minuit, laissant à ma compagne le soin de se débarrasser toute seule de la meute hurlant des assoiffés d'amour. Elle s'en tirait adroitement, mais elle a dû déployer souvent plus de ruse et d'énergie pour sauver le peu qui lui restait de vertu que n'en ont mis des pucelles authentiques à défendre leur précieux capital.

Mais, que les heures étaient lentes à s'écouler dans la petite chambre d'hôtel où je ne pouvais jamais trouver le sommeil avant que ma camarade ne fut rentrée ! J'entends encore le tic-tac de la pendule, le bruit grondant des « vadrouilles » qui passaient en rasant les murs et jusqu'à la toux rauque de la propriétaire, l'affreuse mère Bonnard ! Si je m'endormais, je me réveillais avec des cauchemars ! Je ne veux pas chercher à poétiser mon idole. Mes confessions feront moins de bruit que celle de Jean-Jacques, mais elles seront aussi sincères. Je ne serai pas forcé d'avouer que j'ai abandonné des enfants à l'Assistance publique, car grâce aux dieux, mes amours furent stériles.

La vérité est que l'affreux métier auquel Marie était descendue lui avait donné le goût de l'alcool et qu'elle se grisait parfois à perdre la raison. Mais je serais le dernier des hommes si je n'accordais un souvenir ému à celle qui me fit longtemps l'aumône d'un amour non méprisable. Elle m'a prodigué le meilleur d'elle-même ; elle s'est refait pour moi une sorte de virginité ; elle était bonne, franche, naturelle, point sottre. Elle s'habillait gentiment avec rien du tout et était d'une méticuleuse propreté.

Si quelqu'un a joué un vilain rôle dans cette union très libre, ce fut moi et je dois faire mon mea culpa. Je me suis montré souvent jaloux sans motif, je lui ai fait des scènes violentes et je l'ai rendue malheureuse. En me lâchant, elle eût pu se procurer une situation dix fois plus agréable. Elle n'y a jamais songé. Au demeurant, je répète que cette liaison m'a été plus utile que nuisible. Elle m'a assuré une tranquillité relative. Au lieu de courir toute la journée le jupon, comme le faisaient tous mes amis, j'ai pu travailler un peu.

La jeunesse a cela de bon qu'elle possède assez de ressort pour mélanger le labeur et le plaisir. Au milieu des orages de la passion, je n'ai guère perdu de vue le but que je m'étais tracé. J'étais fou de politique et j'ai tenté toutes les études qui peuvent aider un politicien. J'ai lu, j'ai relu avec fruit. Certes je n'ai pas donné la dixième partie de l'effort dont j'étais capable, mais je n'ai jamais laissé mon jardin en friche. Je me suis, à la diable, verni l'esprit de *omni re scribili*. Mais c'est surtout l'économie politique et la philosophie sociale qui m'attiraient. Je me suis assimilé tous les systèmes et une partie de mon argent de poche a passé dans l'achat de bouquins à couverture rouge du fameux libraire socialiste de la rue Mouffetard, le père Chonmon. J'ai un peu tout entrepris même d'apprendre l'allemand (avec Zetkin) afin de pouvoir traduire Engels et Karl Marx ; même de fabriquer un dictionnaire de droit romain. Il est vrai que je lâchais rapidement l'étude entreprise, mais il en restait toujours quelque chose.

L'Ecole de droit me voyait peu. Je n'ai guère appris que dans des manuels la petite science juridique nécessaire aux examens. Tout le temps que me laissaient mes amours et mes

amitiés étaient partagées entre les nombreuses lectures que je faisais chez moi et la fréquentation des cercles socialistes. J'ai pratiqué à peu près toutes les célébrités collectivistes ou anarchistes de ce temps-là. Le père Chabert, Jules Joffrin, Allemane, Brousse, Jules Guesde, Louise Michel, Emile Gautier etc... J'avais fondé avec Philibert Roger, Gérault-Richard, Crié, Godard, Eugène Pierre, Allard, Argyriadès et beaucoup d'autres dont les noms sont disparus de ma mémoire le Cercle des études sociales de la jeunesse. J'en fus le secrétaire, puis le président. Il est difficile de se faire une idée des sottises qui bouillonnaient dans ces têtes de vingt ans.

Que de fois, rougissant de nos origines bourgeoises, nous avons renoncé solennellement à l'héritage de nos pères ! Il est vrai d'ajouter que si nous l'avions eu à notre disposition, nous l'aurions dissipé en quinze jours !

Le grec naturalisé Argyriadès fut, sans conteste, un des plus curieux types de cette bande. C'était un fort honnête homme, convaincu, illuminé. Jouissant de quelques rentes, il était exploité par une bande de pseudo-anarchistes qui le grugeaient à qui mieux mieux, ne lui laissant même pas la jouissance exclusive de sa maîtresse, une petite maigriotte qui le suivait en tous lieux.

Il n'avait aucun talent de parole, étant affligé d'un insupportable bégaiement. Mais il rigolait si fort, il écrasait si lourdement les tables de ses 120 kg qu'il produisait toujours son effet sur les masses impressionnées par son effarante encolure ! Il était doué d'un aplomb superbe. Je me souviens qu'il organisa un soir, à la salle des Capucines (illustrée par Sarcey) une conférence sur la Roumanie. Des bourgeois sérieux étaient venus pour l'entendre. C'est moi qui avais été chargé d'organiser la claque. J'avais amené la bande de Roumains que je traînais toujours à ma suite. Nos efforts n'empêchèrent pas cette conférence de se transformer en four, un four légendaire. Jamais l'excellent garçon ne put terminer une seule de ses phrases. Cela se dénoua en rigolade.

Ah ! C'était le bon temps !

Je connus aussi Titard, un vague secrétaire d'Henry Maret (prince du journalisme). C'est lui qui me fit dîner un soir en compagnie de Jules Vallès. Pauvre Titard ! Il me donna d'excellentes leçons d'éloquence et, si je l'avais écouté, j'aurais adopté une meilleure méthode que celle dans laquelle je me suis bêtement attardé pendant dix ans et qui consistait à tout écrire d'avance. Titard qui n'avait d'autre défaut qu'un bavardage torrentiel disait : « *Moi, zé né prépare jamais rien du tout ; jamais zé né sais ce qué zo veux dire !* ». Hélas ! On s'en apercevait. Mais il pouvait parler pendant des heures jusqu'à ce que la salle fût vide. A la fin de ces conférences, on retrouvait les auditeurs chez tous les marchands de vins du voisinage. Nous l'admirions pourtant. Et je me disais : « *Quelle renommée j'aurais si je pouvais joindre au bagout de Titard mon fonds réel de connaissance !* ».

Titard est mort d'une façon tragique. Comme il rentrait une nuit, à demi ivre, en traversant la place de la Bourse, il fut abordé par une prostituée. Il la repoussa assez brutalement et cette dernière lui flanqua dans l'œil un coup droit avec la pointe de son parapluie. Le malheureux fut tué.

J'ai été longtemps avant de pouvoir parler en public. Ma première allocution, qui m'a coûté beaucoup d'huile, a été prononcée vers cette époque (1881) dans une réunion à la salle de l'Ermitage, rue de Jussieu. J'y ai soutenu des luttes homériques contre les étudiants bourgeois. N'avons-nous pas eu un jour, avec Philibert Roger et Alenon du Touchard l'ingéniosité d'organiser une réunion en vue de la suppression des femmes de brasserie ? Quel chahut ! Mes amis ! Aucun orateur ne put parvenir à se faire entendre. On nous mit à la porte avec la recette que nous allâmes boire immédiatement dans ces mêmes brasseries que nous voulions supprimer.

Georges menait un train de vie assez amusant et la politique ne l'intéressait guère. Elle n'a jamais pu l'intéresser beaucoup ; il aurait pu, s'il avait voulu plus tard, mourir dans la peau d'un sénateur de Loir-et-Cher. Il s'est contenté comme bâton de maréchal du poste honorable de maire et conseiller général. Il préférait les petites femmes qu'attiraient ses bonnes grosses joues roses et son frais sourire.

Poupon a joui, au Quartier latin, d'une véritable notoriété. Il aimait toutes les femmes à la fois, éperdument, toujours sensible, quelquefois trompé, jamais désillusionné !

Nous faisons bande à part, mais notre terrain commun était la brasserie Mürger où nous nous retrouvions chaque soir.

---

J'ai peu fréquenté les milieux littéraires. J'ai assisté aux débuts du Chat-Noir, mais je n'y ai joué que le rôle d'un comparse. Un petit bossu de nos amis, Charles Garnier, jouait du tambour pendant que Fragerolle projetait ses ombres chinoises avec Henri Rivière.

Aux Hydropathes, cénacle littéraire qui se réunissait dans un caveau de la place Saint-Michel, j'ai connu Emile Goudeau, Léo Trézenik, Marie Kryzniska et quelques autres. Jules Renard et Courteline venaient là, mais je n'étais pas de leur bande.

Un de mes collaborateurs politiques était Maurice Allard, depuis député du Var. Singulier numéro ! Très intelligent, bon écrivain, fils d'un riche banquier d'Amboise, gâté par la vie, un dilettantisme désintéressé le poussait vers la politique révolutionnaire. Il était matérialiste forcené et noceur intrépide. Nous avons fondé ensemble un certain *Echo de la Rive Gauche* qui avait des prétentions littéraires et qui parut 4 fois. J'y écrivis un essai sur Jules Vallès qui me valut les félicitations de Séverine. A cette occasion, je plaçai mon aval sur une traite de 2.000 francs contractée par Allard. Je dus plus tard la rembourser avec intérêts et frais. Jamais Allard, revenu à meilleure fortune, ne m'en a payé un sou ! Et pourtant nous sommes demeurés bons amis, même quand je l'ai retrouvé en 1905, à la Chambre des députés, où il représentait l'élément collectiviste le plus avancé.

L'incident le plus désagréable de sa carrière s'est produit vers 1890. Il rédigeait alors un journal radical de Tours. Provoqué par un gamin de 20 ans qui était collaborateur d'un journal royaliste (*Franchet*, je crois), il se battit au pistolet et reçut de l'adolescent une balle dans le ventre qui s'enkysta et ne put être extraite. Il est resté de ce fait infirme toute sa vie.

Au moment où j'écris ces lignes (mars 1927) il habite Auteuil où je vais le voir quelques fois. Il ne peut sortir que rarement. Il a épousé une blanchisseuse qui était sa maîtresse en 1885 et qui le soigne avec dévouement. Il est toujours libre penseur, amer et grognard, mais il est devenu plus réactionnaire que moi, car il vit de ses rentes !

Il m'est difficile aujourd'hui de marquer pas à pas les étapes de mon évolution intellectuelle. Oui, je le confesse, j'ai été vivement attiré par le collectivisme, mais je puis dire (comme l'a dit Sainte-Beuve du saint-simonisme) : « *Je me suis approché du lard, mais je ne me suis pas pris dans la ratière* ».

C'est le positivisme qui m'a extrait de cette ornière. Les conférences de Pierre Laffitte à la salle Gerson attiraient un gros public. J'ai vu, j'ai entendu, j'ai cru. En quelques années, je me suis fait une conviction dont j'ai résumé la portée dans mon roman *Transition*. Je persiste à croire que cet ouvrage est bon et caractérise toute une époque. C'est mon testament philosophique. Tout ce que je pourrais écrire ici sur la jeunesse de mon temps ne serait qu'une répétition.

—

En 1883, je terminai mes études de droit. J'eus alors une bonne idée qui, comme toujours, demeura en plan. Par Houdayer, je connus Alcide Poulet qui était alors principal clerc de l'étude d'avoué Laisney, 11<sup>bis</sup> boulevard Haussmann. Laisney n'était pas le premier venu. Il a rédigé un dictionnaire de procédure civile qui longtemps fit autorité. Il a de bonne heure vendu son étude pour devenir président du tribunal de Lisieux, son pays natal. Il n'avait pas d'autre ambition. Poulet était un garçon remarquable. Si j'avais été sérieux, si je n'avais pas été mal entouré, je pouvais en même temps terminer mon doctorat en droit et apprendre à fond la procédure, ce qui est le seul moyen d'avoir plus tard une clientèle. Rien ne devait m'empêcher de suivre les conférences de stage et d'y prendre part.

Mais le travail suivi n'était pas mon affaire. Je ne restai même pas un an chez Laisney ; je voulus plaider des affaires d'assistance judiciaire. Je me dispersai. Bref, j'ai perdu mon temps plus ou moins agréablement. En 1883, je devins officiellement avocat à la cour d'appel de Paris. Triste avocat ! Je n'ai rien fait de ce qui était nécessaire pour arriver. Par la conférence des stagiaires, j'eusse pu trouver un patron, car c'est la une condition *sine qua non*.

J'ai plaidé des affaires qui ne m'apprenaient rien, j'ai paressé, j'ai fréquenté les brasseries. Où mènent les études classiques, écrivait spirituellement un homme que j'ai retrouvé au Sénat, Hugues Leroux ? Elles mènent au café. J'ai justifié cette boutade.

Mon père n'était venu à Paris que malgré lui. Il s'était jadis débrouillé tout seul, il comptait que je ferais de même. Mais le proverbe « *Tel Père, tel fils* » est joliment faux. Je devais avoir de tristes hérédos qui s'agitaient dans mon moi et qui combattaient l'influence paternelle. Et puis, je sentais mes parents derrière moi. Et puis, j'étais ce que la fatalité, le destin, le hasard ou... la providence m'ont fait. Un type intelligent incomplet et absurde, un bohème troublé par des instincts de pantouflard.

La politique me travaillait déjà. Là, j'avais été pris dans la ratière. Je me sentais du goût pour ces basses intrigues. Animé d'un médiocre esprit de travail, je sentais que c'était une carrière dans laquelle il suffisait d'un peu de culot pour se pousser. Et, de fait, il suffit pour devenir un politicien d'avoir l'étoffe d'un commis voyageur, d'un camelot. J'étais près du peuple, vaniteux mais pas fier. Déjà au lycée, j'avais obtenu le prix de camaraderie. J'étais commun, pas distingué, excellent buveur, pilier de café. Ce qui m'a manqué pour arriver, ce fut l'audace. Car, au fond, j'ai toujours été un timide. Je crois que si j'étais demeuré dans le Parti socialiste, je fusse au bout de quelques années devenu l'un des députés du parti. Mais, là aussi il eût fallu de la persévérance ! Il est fort heureux pour moi que je me sois dégouté du marxisme. J'eusse fait une vilaine carrière.

Mes parents partis en province, me voici tout seul à Paris. Je quittai la rue Monge (62) pour venir habiter 66 rue Lafayette. Mon brave père n'était venu dans la capitale que malgré lui. Il ne s'y plaisait pas. Il avait loué sa maison du 123 rue Julien Bodereau au procureur de la République dont j'ai retenu le drôle de nom « Salter de Sablé d'Estières » et il passait la moitié de son temps à La Chapelle-Gaugain.

J'ai déjà dit avec émotion tout le bien que je pensais de mon père. Je ne puis m'empêcher à distance de l'admirer encore. Seul, à 16 ans, lancé dans la vie, tailleur de pierres, avec un tout petit bagage d'instruction primaire, il s'est merveilleusement débrouillé. Quel travailleur ! Quel honnête homme dans la plus noble acceptation du mot ! C'est lui qui a été le père de son père. Il eût pu dire ce qu'Alexandre Dumas fils disait du sien : « *C'est un enfant que j'ai eu quand j'étais tout petit* ». Comment un homme de ce caractère a-t-il pu produire un rejeton tel que moi, chez qui le caractère a toujours manqué ? Mystère de l'atavisme ! J'ai pris à ma ligne maternelle de l'intelligence et une certaine rouerie. De mon père, à peu près rien. Il est vrai de dire que mon père a été la seule intelligence de sa famille. Ses deux frères étaient médiocres et sa sœur nulle.

Pierre-Joseph a su attendre une situation avant de se marier. Il économisait sou par sou. Ah ! Dame ! Il connaissait la valeur de l'argent ! Mais il n'a jamais eu d'autre idéal que celui d'avoir une famille, de vivre pour elle. Ce fut un homme admirable d'intérieur.

Il s'est levé à 4 heures du matin pendant plus de quarante années, ne reculant devant aucune besogne. Le métier de conducteur de travaux est des plus pénibles ; il faut diriger les pires éléments de la classe ouvrière ; il faut avoir été ouvrier, savoir parler à l'ouvrier de la plus basse catégorie. Les soirs de paye, il fallait du courage physique. J'ai vu mon père qui était un véritable athlète empoigner un grand diable et le lancer par la fenêtre (il est vrai que c'était au rez-de-chaussée). L'individu était ivre et avait voulu faire le méchant.

Si l'on voulait tracer le portrait d'un homme de devoir, c'est la figure de mon père qui pourrait servir de modèle. Le portrait que j'ai conservé de lui le représente dans toute sa mâle beauté. Car c'était un bel homme, parfait s'il n'eut été gagné par l'embonpoint. Son péché mignon était la gourmandise. Il se nourrissait admirablement. Dans sa jeunesse, il avait eu faim. Ces hommes-là jouissent davantage de la vie quand ils ont conquis l'aisance. Mon père m'a dit bien des fois : « *Dans mon enfance j'adorais les fruits, mais j'étais trop pauvre pour en manger à ma suffisance. Pense donc ! Quand nous avions pour dîner un œuf à la coque,*

*qui valait alors 1 sou, nous mangions, mes frères et moi, jusqu'à la coque ! Des fruits ! J'ai réalisé mon paradis quand j'ai eu mon jardin où j'en ai fait venir de la plus belle qualité. ».*

Son paradis, oui, il l'a eu. Après son procès qui l'a rendu si malheureux, c'est-à-dire pendant 20 ans environ, il a joui de l'existence, avec de bons repas, de bons vins et de bons amis. J'ajoute qu'il avait le don de la cuisine. Il avait dans le sang la qualité qui fit d'un de nos ancêtres Cyr Ajam le rival du grand Carême.

—

Donc, de 1883 à 1886, j'ai été à peu près livré à mes propres forces et j'ai perdu beaucoup de temps. Je cherchais ma vie et ne la trouvais pas. J'ai fini par comprendre que le barreau parisien exigeait un trop long stage ! Je me suis découragé. Et puis, j'ai commencé à faire des dettes. Mon père me versait une pension de 400 francs par mois. C'était beaucoup pour l'époque. Il me payait de plus un petit appartement au 3<sup>e</sup>, 66 rue Lafayette.

Je continuais mes mauvaises fréquentations, faux amis, hommes d'affaires tarés, filles de brasserie. J'eus cependant la bonne fortune de ne pas me coller avec une grue. Je voltigeais de fleur en fleur. J'eus la naïveté de croire qu'un financier sorti de prison, nommé Masson, me donnerait ses affaires. Un agent de contentieux Rollin m'entourait de sa sollicitude. Il vint à La Chapelle-Gaugain et fut reçu comme mon protecteur. Ce n'était qu'un noceur et qu'un ivrogne. C'est lui qui m'apprit à contracter mes premières dettes.

Edmond Charles, cousin germain de ma mère, eut la fâcheuse pensée de m'ouvrir sa bourse. Croyait-il m'être utile ? Était-ce par vanité ? Dans tous les cas, il me rendit service en me prêtant 10.000 francs. Mon père, s'il l'avait su, m'aurait fait un mauvais parti. J'ai dit qu'il me donnait 400 francs par mois. Avec cela, j'aurais pu me débrouiller si j'avais été sérieux. Il me fallait travailler chez un avoué et attendre. Fatalement, j'aurais percé à Paris, je serais devenu un bon avocat de deuxième plan. Mais, livré à moi-même, je m'abandonnais à ma fantaisie. J'aurais signé un billet de mille francs à 3 mois pour avoir 100 francs tout de suite. J'ai emprunté tout ce que j'ai pu à des amis et à des usuriers. Quand je me suis marié, je devais 20.000 francs. Arrivons à l'histoire de mon mariage.

### De l'amour

Ai-je jamais aimé avant d'avoir connu ma femme ? Je n'en sais trop rien. A 18 ans j'étais encore vierge. J'étais invariablement amoureux de toutes les jolies femmes et de toutes les jolies filles que je rencontrais, mais ça n'allait jamais très loin.

J'ai, bien entendu, été amoureux de Madame Audelin qui était une des beautés du Mans. J'étais ami de son pauvre fils, Maxime, qui était coxalgique et grabataire. J'avais quinze ans et M<sup>me</sup> Audelin s'habillait devant moi, ce qui me donnait des idées que je chassais à la façon de Jean-Jacques Rousseau. N'insistons pas. Je n'existais pas pour cette femme qui n'était pas une femme à chérubins. J'aurais pu lui dédier le sonnet d'Arvers.

Plus tard, je devins amoureux de Chloé Charles qui avait de superbes nichons. Les mauvaises langues affirment qu'elle fut la maîtresse du curé doyen de La Chartre, M. Lucas,

et ensuite de l'abbé Delaroche, curé de La Chapelle. Pour ce dernier, rien de certain ! Pour l'autre, j'étais horriblement jaloux parce qu'il venait faire sa sieste dans une chambre de la maison de Chloé. Chloé disparaissait alors... Elle n'était pas jolie mais elle avait des formes.

Je suis tombé aussi amoureux d'Eugénie Collet, la sœur du boulanger, celle-là qui voulut se faire religieuse... parce qu'elle aimait le curé Delaroche. Encore un dont je fus jaloux. Tout cela ne sortait pas du platonisme. Et puis, je n'étais audacieux qu'en paroles avec mes amies. En dehors de cela, je n'étais qu'un amoureux transi.

Avec Inès Drouet, j'eus un flirt assez poussé, dans l'année qui précéda son mariage. J'avais 18 ans, elle en avait 21. Je crois bien qu'elle avait vu le loup. J'ai peloté ferme. J'avais un rival qui était Gabriel Hardy. Ce diable de Georges tournait aussi autour. Il était enragé à 16 ans. Elle venait à mes rendez-vous à la nuit tombante dans un petit hangar. Je crois qu'elle était assez décidée à me faire perdre ma vertu. Mon inexpérience m'a peut-être évité bien des ennuis. Car enfin j'étais assez bête pour lui fabriquer un enfant. Cette idylle n'a duré que quelques mois ; après quoi, je suis parti au Régiment et c'est une grue qui a eu mon pucelage. Il y avait au moins trois ans que je me vantais de l'avoir perdu !

Jules Goujon a établi comme une légende que j'avais été dévirginisé sur la place du gué de Tusson à La Croix par une petite couturière répondant au doux nom de Marie Chouteau. J'affirme sur la Bible que si je me suis promené avec cette jolie fille à la lueur tremblante des étoiles, il n'y a pas eu de catastrophe. J'étais bien trop benêt.

Au Quartier latin, j'étais déniaisé. J'ai connu de bonnes filles, grisettes ou filles de brasserie. Mais tout cela s'est passé en douceur, sans scandales, sans liaisons dangereuses. Je suis arrivé au mariage sans avoir eu le cœur ravagé. J'ai échappé au collage. C'est le seul bon point que je puisse me donner.

—

Aux vacances de 1885, ma mère qui était fine comme une mouche, s'avisa que le mariage seul pourrait endiguer cette vie de bohème et de paresse. Elle avait d'abord songé à Marguerite Rocheron la petite fille de l'ancien maire. C'était une belle fille, assez intelligente. Il paraît que je lui plaisais beaucoup. Elle ne m'aurait pas déplu, mais je ne me sentais attiré vers elle par aucun invincible aimant. Renseignement pris, elle était dans une situation médiocre, avec une dot incertaine. Les événements ont du reste démontré qu'elle était tuberculeuse. Elle et son frère sont morts très jeunes de la terrible maladie. Je l'ai échappé belle !

Mon père avait dans l'idée de me marier beaucoup plus tard avec la fille fort riche d'un entrepreneur de ses amis. Il avait raison de ne pas me croire mariable. J'étais fêlé du cerveau et sans aucune situation. J'étais donc pris entre ma mère qui me conseillait le conjungo et mon père qui me criait : « *C'est une folie !* »

Un vague instinct me poussait à croire qu'un bon mariage liquiderait ma situation sous tous les rapports. Une fois mes dettes payées, je pourrais travailler en paix. Je ne songeais pas encore à revenir en province ; je serais volontiers entré dans la magistrature. Vraiment, une

petite pointe de sagesse perçait en moi. J'étais las de cette anarchie morale, las de mes amis, las de moi-même.

Je vivais avec une vieille bonne, Joséphine, qui avait un sale caractère mais qui m'était dévouée comme un caniche.

—

Je fréquentais alors une association de Sarthois à Paris où l'on faisait de la politique. J'allais aux réunions et aux banquets. J'y prenais la parole. Le cercle se composait surtout de braves boutiquiers qui avaient fait une petite fortune à Paris. J'y fis connaissance d'un brave homme nommé Beury qui vendait des machines à coudre rue de Richelieu. Il me prit en affection. Je me liai d'autre part avec Charles Petitgats qui était employé chez son beau-frère, M. Felix Oudineau, fabricant de lingerie rue d'Aboukir, dont je conquis la sympathie, car j'étais au demeurant le meilleur fils du monde !

Un soir que je prenais un bock avec le père Beury, je lui parlai de ma situation et du désir que j'avais de trouver une femme intelligente et ayant des espérances : « *Mais, j'ai votre affaire* », dit-il. Et il me révéla que M. Oudineau avait une fille de vingt ans qui, sans être une beauté, était charmante et admirablement élevée. Il fut convenu que la présentation aurait lieu au premier bal annuel de la société.

J'aurais voulu une remise parce que nous avions, Houdayer et moi, mis un petit magot de côté avec lequel nous devons, Georges étant de la partie, aller tâter la fortune à Monte Carlo ? Un de nos amis, Lecomte, m'avait chargé d'une petite affaire de succession qui exigeait ma visite chez un notaire de Nice. C'était le prétexte. Cinq cents francs d'honoraires ! C'était fort beau à cette époque ! Avec cela, nous avions 2500 francs. Quelle fortune !

Beury insiste en me disant que la jeune demoiselle était très demandée et qu'on pouvait craindre de se voir couper l'herbe sous le pied.

De mon côté, la première impression fut excellente. Melle Berthe Oudineau n'était certes pas une fille à s'emballer ; elle avait l'air timide, réservé, mais elle paraissait bien faite, elle avait de fort beaux yeux d'ondine, une jolie chevelure et une figure avenante. Il n'était pas du tout difficile d'en tomber amoureux. Je le devins. « *Juge d'une fille par sa mère* », dit le vieux proverbe. Eh ! Bien ! La mère n'était pas mal du tout ! Renseignements pris, c'était une maîtresse femme et dont l'intelligence avait déterminé le succès commercial du mari.

La firme Oudineau Frères ! 39 rue d'Aboukir. Excellente maison. Le frère aîné était mort. La veuve était demeurée l'associée de M. Félix. M. Félix ! Le type même de l'honnête homme, le César Birotteau de Balzac avant les sottises ! Prudent, économe, travailleur, bon comme la brioche.

Ça, ce fut la grande chance de ma vie, une chance dont je n'étais pas digne. J'étais tombé sur le filon. Mes beaux-parents ont été pour moi plus que père et mère et je leur en ai fait voir de dures sans que rien ait pu me faire perdre de leur amour et hélas ! de leur confiance !

Eh ! Parbleu ! Ils avaient gâté leur fille et une fille unique, ça n'a pas toujours bon caractère.

Vraiment pour que celle-ci ait pu demeurer avec moi, il a fallu qu'elle m'aimât et solidement. Il n'y a certainement que les mauvais sujets pour être heureux en ménage. Connaissant toute cette gentille famille qui m'accueillait à bras ouverts, j'aurais bien dû renoncer à mon voyage à Monaco. Mais, j'étais joueur, je voulais tenter la veine. J'avais la folle espérance de gagner à Monte-Carlo de quoi payer mes dettes.

### Le voyage de Monte-Carlo

Je partis avec Georges et Houdayer, moitié content, moitié chagrin. J'avais déjà une grande affection pour ma fiancée dans laquelle je devinais des trésors de tendresse (Ils devaient être inépuisables). Mais, de toute façon, le mariage appelait un ajournement, vous allez savoir pourquoi tout à l'heure. Un drame familial se préparait. Attendez les événements. Je vais arriver à l'un des plus grands embêtements de ma vie.

Ah ! Jeunesse ! Jeunesse ! A peine arrivé à la gare de Lyon, j'avais oublié les soucis du mariage. Houdayer et Georges : quels joyeux compagnons ! Nous étions comme le rat de La Fontaine, nous n'avons jamais rien vu ; surtout jamais de montagnes. Ah ! Le mont Ventoux dans le clair soleil du matin ! Quelle merveille ! Le Rhône, les oliviers, la Provence déjà séchée, encore des oliviers, des cyprès, des bastides de forme inconnue, Marseille, la mer, les cactus, les orangers. Nous avons fini par ne plus jouer aux cartes !

Nous descendons à Nice dans un hôtel de 3<sup>e</sup> classe, un peu crasseux. Je crois que le prix de la pension était de 9 francs par jour. Et l'on mangeait bien. Heureux temps, vous ne reviendrez plus !

Le lendemain matin, nous prenons le train pour Monte-Carlo. Nous accomplissons les formalités d'usage ; elles n'étaient pas compliquées. Ajam, dit le croupier l'entrée en prononçant Ajam, ah ! Voilà deux ajans de chance !

Nous étions les premiers entrés, les premiers assis. Bien entendu, nous avons d'abord gagné. Environ mille francs, sur lesquels j'eus la présence d'esprit d'escamoter 400 francs, comme suprême ressource, en me gardant bien d'avouer ce larcin fait à la Caisse Commune.

Ah ! Ce fut une belle vie ! Pendant quatre jours nous avons gagné, des sommes modestes mais qui nous permettaient de mener un certain train, de louer un landau pour faire le chemin de la Corniche. Ce fut le paradis terrestre ! Tudieu ! Quelle noce mes amis ! Mais j'écrivais fidèlement tous les jours à ma chaste fiancée. Je lui envoyais des fleurs et des oranges.

Le cinquième joue, ce fut la culbute ! Je fus décafé le premier, puis Georges donna des signes d'agonie. Houdayer résista plus longtemps. Il avait, le soir, regagné cinq cents francs !

Il fut convenu que, le lendemain, nous risquerions le grand coup au trente et quarante. Nous avons contemplé un grand diable d'anglais qui froidement avait fait sauter la banque.

Ce fut une belle lutte ! Nous avons partagé les fonds, après avoir payé l'hôtel et j'avais mis de côté, au su de mes camarades cette fois-ci, le montant des billets de retour.

En quelques quarts d'heure, nos dernières espérances furent brisées. Houdayer tint un quart d'heure de plus, puis l'ultime pièce d'or disparut sous le râteau du croupier.

Nous nous regardâmes atterrés. Perrette devant le pot cassé ! Fini mon rêve ! Ce n'est pas avec mon gain montécarlien que je paierai mes dettes.

Houdayer eut alors une résolution désespérée : « *Donne-moi, me dit-il, le montant de mon voyage, soit 120 francs, je le jouerai et, si je perds, je réclamerai un viatique* ». Le viatique, c'est un billet que remet le casino aux décavés pour qu'ils ne se suicident pas dans les jardins, désastre qui se voit trop souvent !

Je me laissai faire aisément et voilà mon Houdayer réinstallé devant la table de Trente et Quarante ! Il met vingt francs, il gagne, il double, il gagne encore ; il perd et il s'acharne ensuite sur la noire qui reste sept coups sans sortir. C'était la ruine ! Alors, il fallut aller se jeter aux pieds du commissaire des jeux et implorer un viatique qu'on marchandait longtemps, car l'administration était méfiante !

Le billet donné, nous retournons à Nice et nous bouclons nos valises, avec quelle mélancolie. Il fallait voir la tête de Georges ! Cela me rappelait les soirs de courses où nous rentrions de Longchamp à pied parce que nous n'avions pas les six sous de tramway !

En arrivant à Toulon, je crus faire pénétrer un rayon de soleil dans ces âmes obscurcies par la guigne ! De même que le Petit Poucet disant à ses frères : « *Ne pleurez plus, j'ai semé des cailloux blancs !* », j'exhibai triomphalement les quatre billets de cent francs que j'avais dissimulés honnêtement. Ce fut un beau tumulte. J'ai cru que mes deux chenapans allaient m'étrangler. « *Comment ! Tu ne nous as pas permis de tenter notre dernière chance ! Tu n'es qu'un cochon !* » Ah ! J'en entendis de raides !

Je les calmais en leur disant : « *Mais ! Nous avons largement de quoi visiter Marseille !* ». Le sourire réapparut. Nous stoppâmes sur la Cannebière et nous fîmes une nouba carabinée pendant vingt-quatre heures. C'est ce jour-là que je gravis pour la première fois le rocher de Notre-Dame de la Garde.

Le surlendemain, nous étions à Paris où mes fiançailles allaient être traversées par un drame familial.

—

### Fiançailles heurtées

Je l'ai dit, mon père ne voulait pas me marier si tôt et il avait la caboche dure comme le diamant. Quand je lui écrivis mes intentions touchant le mariage, il m'a répondu par une lettre, d'ailleurs pleine de bon sens, dans laquelle il me signalait tout l'inconvénient d'un

établissement avant que ma situation ne fut assise. Il ne contestait pas l'honorabilité de la famille Oudineau, mais il trouvait la dot insuffisante (50 à 60.000 francs).

Je redoublai d'insistances. Il se raidit et ne voulut rien savoir. Je n'osai même pas faire le voyage, tant je craignais un affront. Ma mère se fit mon interprète, comme toujours, avec une certaine habileté. Elle échoua. Elle vint à Paris, elle put se rendre compte par elle-même de tous les avantages du Parti que j'avais pris. A son retour, elle ne put convaincre son mari davantage. Toutefois, elle obtint de mon père qu'il verserait pour moi une dot de quarante mille francs. Le refus n'était plus que moral.

Cela constituait cependant pour mes beaux-parents une injure grave et imméritée. Il est incontestable que, si les choses n'avaient pas été aussi avancées, si je n'avais pas été présenté officiellement à toute la famille, le mariage eut été rompu.

J'avais été fort imprudent de m'engager sans l'assentiment paternel ; j'étais nettement dans mon tort. Mais, j'avais brûlé mes vaisseaux ! Je me suis souvent ainsi lancé à l'aveuglette dans la vie. J'ai été échaudé plus d'une fois. Cette fois-ci j'ai trouvé dans l'aventure le plus grand bonheur possible, un bonheur qui n'a jamais été ébranlé que par mes imprudences, mon égoïsme et mes passions.

J'ai passé de tristes semaines. Enfin ! Grâce à ma chère maman, tout s'est arrangé à peu près. Mon père finit par demander un simple ajournement au mois d'août auquel mes beaux-parents ne consentirent pas. Ça n'avait que trop duré. Là-dessus, mon père déclara qu'il ne pourrait assister au mariage. Il se retrança derrière des raisons de santé.

A cette occasion, Edmond Charles me rendit un service signalé en consentant à représenter la famille. Il était mon oncle à la mode de Bretagne. Avec mon frère et la famille de mon oncle Joseph, cela faisait un appoint suffisant pour que la façade fût sauvegardée. Hélas ! L'oncle Joseph ne vint pas non plus. Le pauvre homme se débattait dans les angoisses de la faillite. Il avait trois enfants, une charmante fille Emma qui est morte tuberculeuse à 25 ans, un garçon, Gaston qui est mort de la même façon. Et enfin Edmond Ajam qui a été pour moi, par suite de ma faiblesse, un véritable instrument de ruine.

Je ne puis blâmer mon père d'avoir été aussi entêté. La raison était de son côté. S'il a eu des torts, il les a bien réparés.

Le mariage eut lieu le 24 mai 1886, à l'église Bonne Nouvelle. Nous fîmes notre voyage de noces à Jersey. Aussitôt rentré à Paris, je commençai par payer mes dettes. Et cela ne m'enrichit pas.

### Après le mariage

Nous occupions un petit appartement, au 66 rue Lafayette, sur la cour. Nous avions trois pièces et le loyer était de 1200 francs (Cela doit se louer 6000 francs aujourd'hui) (J'écris en 1927). Au fond, je ne savais pas trop comment j'allais me tirer d'affaires. Je ne

gagnais pas cent francs par an, car je ne plaçais que de rares affaires d'assistance judiciaire. Je n'allais pas à la Conférence des avocats. Je ne faisais rien de ce qu'il fallait pour labourer mon sillon. Je comptais sur l'imprévu, sur la chance, sur le miracle !

Avant mon mariage, j'avais escompté une combinaison avec un agent d'affaires, nommé Rollin. C'était un ancien conducteur des Ponts et Chaussées en rupture d'emploi et qui menait à Paris une vie d'aventures. Il était toujours à la recherche d'une pièce de cent sous. Il vint me trouver comme client, un de mes confrères l'ayant envoyé promener à raison du non-paiement de ses honoraires. Son procès aurait dû m'édifier sur la valeur morale du sire. Il avait été vaguement le factotum d'un financier nommé Benardaky. Ce dernier, après l'avoir pris comme intendant de ses plaisirs, l'avait mis à la porte. Rollin lui réclamait une somme fantastique de dommages et intérêts. Cela se plaida à Corbeil et je fus au-dessous de tout. Le procès fut perdu, comme de juste. Mais Rollin avait cru trouver en moi une prise juteuse. Il me poussa au mariage et il fut convenu qu'avec l'argent des deux dots, nous fonderions un cabinet d'affaires dont je serais l'avocat. J'eus l'heureuse inspiration de rompre le pacte aussitôt marié.

Mais, il me restait un autre client, nommé Masson, banquier véreux qui avait fait 18 mois de prison pour escroquerie. C'était Rollin qui m'avait procuré ce singulier client dont Houdayer fut, un instant, le commis ! Masson qui était canaille mais pas bête, m'avait persuadé que, pour devenir un avocat d'affaires, spécialisé dans les affaires de la Bourse, il était d'abord nécessaire de spéculer. On pouvait gagner beaucoup d'argent et on s'instruisait ainsi sur les délicates affaires de finance. Il m'aboucha avec un coulissier nommé Dupond ; je versai ma provision en titres et, bien entendu, je gagnai le premier mois.

J'entraînai dans la combinaison un ami d'Edmond Charles, un brave garçon nommé de Salma. Alors ce fut la dégringolade ! En quelques mois, j'avais perdu la plus grande partie de ce que je possédais. Pour éviter les ennuis judiciaires, je fus même obligé de rembourser à de Salma une somme de dix mille francs.

Ma femme fut admirable. Elle m'encouragea, elle me soutint auprès de ses parents, bien que n'ayant plus aucune confiance dans ma valeur intellectuelle. Du reste, j'ai toujours trouvé en elle une consolatrice.

Bien que je n'aie fait aucune confidence à mes beaux-parents, ils comprenaient que ça n'allait pas, que j'étais gêné. Leur fille ne paraissait pas malheureuse avec moi, cela leur suffisait. Ils n'étaient pas difficiles !

Parmi toutes les notions philosophiques qui surnagent dans mon esprit, il en est une qui domine : la fatalité ! Elle ne doit pas être si sottise puisqu'elle a constitué le fond de la mentalité d'hommes de génie et de grands peuples. L'Islam a vécu là-dessus. Et, dans le christianisme, toute la théorie augustinienne repose bien sur l'impossibilité pour l'homme d'arriver au salut sans un don arbitraire de Dieu. C'est le Mektoub catholique !

Léon Daudet, après beaucoup d'autres, a insisté sur l'action des atavismes qui se battent en nous (les hérédos) et qui nous tiraillent. On ne sera pas étonné que je cherche dans

cette doctrine une excuse à mes fautes. Car je ne comprends pas mon existence. Je suis intelligent et je n'ai accumulé que des sottises. J'ajoute immédiatement : « *Des imbécillités, des imprévoyances m'ont conduit à des succès et de bons calculs m'ont conduit à des échecs lamentables !* ».

Arrangez cela !

On dit à Issoudun que les Ajam étaient d'origine sarrasine, car il y a eu autour d'Issoudun une colonie de Maures. Officiellement, notre famille serait venue d'Irlande, vers 1770, avec Mac Mahon. Mon ami le caïd Chifraoui d'avance me dit : « *Ajam, c'est un mot persan qui veut dire à la fois étranger et aimable. Dans les Mille et Une Nuits, la ville de Samarcande est qualifiée el-Ajam.* ».

Irlandais ! Sarrazins ! Ce sont deux races primesautières, idéalistes, prodigues, n'ayant pas le souci du lendemain, ayant des côtés de grands enfants. Tout le contraire des auvergnats, des normands, des piémontais ! Je me vois très fier de cette race.

Mais il y a aussi en moi une bonne moitié de paysans manceaux, méfiants, rapaces, sournois ! Quelle omelette !

Renseignements pris : du côté manceau, il y a eu aussi des prodigues et des casse-cous, puis pas mal d'ivrognes ! De chaque côté encore beaucoup de finesse et d'intelligence ; pas mal de gens ayant fait leur vie. Arrêtons cette psychologie et voyons où j'en étais au moment de cette crise 1886-1887.

### Temps d'orage

Mes épreuves avaient tout de même produit en moi-même une conviction, c'est que Paris n'était pas mon milieu de culture. J'y étais dépaysé, l'objet de trop de tentations. Au barreau, rien à faire ! C'était trop long. La voie hérissée d'obstacles ! Mon voisin et confrère Gauche-Dutailly, à 45 ans, gagnait 15.000 francs et il était dans la bonne moyenne.

La politique ne m'avait pas lâché. Je continuais de fréquenter le Cercle Républicain des Sarthois. J'y avais rencontré Georges Bouttié, conseiller municipal du Mans très influent, un fin matois, orateur, le chef de l'opposition contre le maire opportuniste Louis Cordelet.

Bouttié était l'ami de Beauury, de Louis Gazon (herboriste, président du cercle) de Charles Petitgats.

Par Bouttié, je fus mis en relations avec l'ex-abbé Lâiné, prêtre défroqué et qui dirigeait au Mans un hebdomadaire radical libre penseur *Le Progrès républicain*. Ce fut alors la prédiction des sorcières à Macbeth : « *Tu reviendras à Paris comme député de la Sarthe !* ». Ah ! La course était longue. Mais, quoi ! Si l'opportuniste Cavaignac était jeune, les autres, Rubillard notamment, étaient vieux, Lemonnier était vieux. Il y avait tout un personnel à remplacer.

Avec l'hebdomadaire, l'influence politique ! Et avec l'influence, la clientèle du barreau. Le barreau ! Au Mans ! Quel éclat de lumière ! Il fallait retourner s'enraciner. Notez bien qu'ici le plan n'était pas si bête.

Qu'avait rêvé mon père ? De me voir établi au Mans comme avocat ou agréé, mon frère y étant avoué. Idée sensée. Que voulait mon beau père ? Prendre sa retraite dans la Sarthe, à Connerré, y mourir ! Mon nouveau programme séduisait les deux familles.

Pour être complet, j'écris bien vite qu'il y avait eu pleine réconciliation entre elles. Mon père avait fait, aux vacances de 1886, un accueil affectueux à sa belle-fille dont il avait apprécié les hautes qualités de femme de ménage, celles qu'il estimait le plus !

Il devait d'ailleurs se montrer ensuite pour elle un père véritable. Il l'admirait : voilà le mot ! Et elle méritait cette admiration.

Donc, il me fut facile de conquérir tout le monde à mon projet. C'était ma femme qui se montrait le moins enthousiaste, car elle aimait Paris.

Le plan n'était pas mauvais, l'exécution fut détestable.

Si Georges Bouttié désirait ma venue au Mans, c'est surtout parce qu'il voyait en moi un instrument contre son ennemi exécré, Cordelet. Auguste Laîné était méprisé. En lui substituant un homme jeune et sans passé, capable de parler en public, Bouttié trouvait un journal et un porte-parole. Je devenais son disciple.

Laîné me vendit son journal 15.000 francs. J'étais volé comme dans un bois et pour deux raisons :

1° : Parce que le journal n'avait plus de clientèle, parce que c'était un journal mort

2° : Parce que ce journal était en réalité aux mains d'un des hommes les plus perfides que j'aie jamais rencontré, Albert Drouin, l'imprimeur.

D'une intelligence supérieure, d'une ambition sans bornes, pouvant prétendre à tout, Drouin avait contre lui son sale caractère qui le faisait détester de tous et un défaut de prononciation qui lui interdisait l'exercice de la parole publique.

Drouin, dès mes débuts, me jugea en ennemi et me traita comme tel. Je gênais ses plans ; il ne me sentit pas suffisamment utilisable. Je n'avais aucune expérience des affaires d'imprimerie ; j'étais une proie facile. Comme Drouin était un des hommes du Parti radical, je rencontrais du premier coup parmi ceux qui devaient être « les miens » un jaloux. Et j'étais, alouette, entre les serres de l'épervier !

### Un petit homme de Paris en Province

Pourquoi me suis-je décidé à écrire ces souvenirs ? Est-ce parce que je suis un scribouillard comme mon petit-fils Ritou ? Eh ! Oui ! On est scribouillard ou on ne l'est pas.

Si je n'ai pas mieux résumé ma vie au jour le jour, c'est parce que je n'ai pas eu le temps. Depuis 30 ans, toute ligne que j'ai écrite m'a rapporté en moyenne 40 sous. J'ai donc pas mal gagné avec ma plume. Et dame ! Cela coûte de fabriquer de la copie non payée.

Mais je scribouille par suite de cette idée déjà esquissée que mes petits-enfants et arrière (s'il y en a) trouveront à glaner là-dedans des choses intéressantes. C'est une succession que je leur laisse. J'imagine d'autre part qu'un lettré qui, dans cent ans, voudra connaître un coin de la politique française entre le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle jettera avec intérêt un regard là-dedans. Il y trouvera au moins un témoignage, un recoupement.

Notre Caillaux aura été un des personnages les plus retentissants de notre époque. On étudiera les faits et gestes de ce dégénéré supérieur. On voudra savoir ce que c'était qu'un parlement au début de ce XX<sup>e</sup> siècle et peut être que ces pages aideront un peu les chercheurs. Il arrivera un moment où quelque érudit se dira : « *Mais, ce qu'il y a de plus passionnant dans l'étude de l'histoire, c'est ce qui n'a pas été écrit dans les journaux !* ». Songez que dans tout le fatras des pamphlets, des articles, des études, des filets, des entrefilets et des contrefilets qui ont été écrits depuis cinquante ans, il n'y en a pas un seul qui n'ait été payé ou dicté par une passion de partisan.

Me voilà sorti de la politique ! Je puis donc apprécier aujourd'hui avec une impartialité relative les faits parmi lesquels j'ai vécu. Ma pauvre petite vie ne se distingue guère entre les autres, car toutes les vies sont des luttes sauvages, des atrocités en vue de l'argent, des bousculades entre amis, des rancunes, des associations d'infamies, des jalousies avec de temps en temps une pitié, une charité, une bonté. Je crois bien qu'il y a dans tout homme un Cartouche et un Saint-Vincent de Paul, un fou et un sage. Les actes sont la répercussion des circonstances. La liberté ! On discutera là-dessus dans dix mille ans, si la terre tourne encore.

—

Me voici donc, Rastignac raté, réinstallé au Mans, tirant l'aile et traînant le pied avec ma femme, 10 rue Saint-Bertrand. J'ai bouloité les deux dots, il ne me reste que des dettes, dont une de dix mille francs envers Edmond Charles et sa sœur Chloé.

Nous avons une petite maison avec un petit jardin, 1200 francs de loyer et un propriétaire terrible, M<sup>e</sup> Lambert, avoué au tribunal, honnête homme mais vautour rapace entre les vautours. Il vient tous les six mois me présenter sa quittance le jour du terme à midi un quart. Si je ne paye pas, j'aurai un commandement à une heure et demi.

Je n'ai pas un client. Et comment en aurais-je ? J'ai d'abord eu les plus graves difficultés pour me faire inscrire au barreau. Ignorant et naïf, je n'avais pas songé qu'être directeur d'un journal, même tout petit, c'était être commerçant.

Et je venais m'installer sous l'égide de Bouttié, après avoir acheté le journal d'un prêtre-marié !

Je débutais par des conférences de Libre-Pensée présidées par un certain citoyen Crétois, petit fonctionnaire aigri, honnête sectaire, entrepreneur d'enterrements civils, détesté de toute la bourgeoisie.

Ah ! J'ai bien vu plus tard ce qu'il fallait faire ! Politique radicale, bien entendu ! Mais il fallait débiter en douceur au barreau, sans bruit, à la mancelle, faire des visites. Après tout, mes deux familles étaient honorables, aisées, j'aurais été reçu presque partout. Le pied posé, j'aurais pu faire toutes les politiques que j'aurais voulues !

Mais, à quoi bon récriminer ? J'avais mon tempérament et j'avais mon entourage. Je suis arrivé comme un sabreur et je m'y suis pris de façon à me faire considérer comme un loufoque.

Mon premier ami fut un brave homme, complètement toqué, qui s'appelait Alfred La belle. Il n'avait jamais pu faire aucun métier, tout le monde le considérait comme un grotesque, même dans le monde de la franc-maçonnerie à laquelle il appartenait.

Force singulière que cette franc-maçonnerie de province à laquelle je me suis dérobé dès les premières visites.

Association de petits commerçants, de fonctionnaires, de rentiers, peu considérés. Parmi eux quelques officiers ambitieux.

Quand je suis arrivé au Mans, le vénérable était un jeune magistrat, vice-président du tribunal qui avait débuté à Blois où il fréquentait les sacristies. Il avait épousé la fille d'un des industriels catholiques du Nord, M. Seulfort, qui fut président du conseil général du Nord, et il s'appelait Paul Trentesaux.

J'esquisse son portrait, parce qu'il jouera un rôle dans ma vie.

C'était un homme de visage agréable, intelligent, de mauvais caractère, très ambitieux, ayant trouvé la fortune dans le mariage. Lorsque le « seize mai » fut définitivement vaincu, il pensa qu'il fallait s'orienter à gauche (déjà !) et il s'enrégimenta dans la franc-maçonnerie où il ne trouva du reste que des abrutis. (Je fais exception pour son ami Nano (Georges), ingénieur des Ponts et chaussées, et qui était un homme charmant en tous points).

Quand je vins au Mans, il avait lié partie avec M. Cordelet. Il était arrivé, grâce à lui, tout jeune, à un poste envié et il caressait l'idée de la présidence. On venait de fendre l'oreille au président bonapartiste Contoux (de premier plan d'ailleurs) pour le remplacer par un avoué retraité de Château-Faontier, le papa Léonidas Hat, très honnête homme, mais de second plan.

Trentesaux voulait remplacer Hat qui était près de la retraite et il flagornait les chefs républicains d'alors qui étaient Cavaignac, député de Saint-Calais, Leporché, député du Mans, le docteur Legludic, député de La Flèche, Cordelet maire sénateur, Rubillard, alors sénateur.

Pour mémoire, je rappelle que les députés de droite étaient Gaston Galpin, qui représentait la 2<sup>e</sup> circonscription du Mans, et le duc de la Rochefoucauld-Doudeauville qui

représentait la circonscription de Mamers. M. d'Ailières a représenté quelque temps encore l'autre circonscription de Mamers, mais il devait mourir encore jeune.

### La politique sarthoise en 1887-88

Bien entendu, la politique générale du parlement avait sa répercussion dans la Sarthe. On ne connaissait guère dans le département que les Blancs et les Bleus. Mais, à la Chambre, le Parti radical commençait sa lutte contre le Parti opportuniste dont Jules Ferry était le chef.

Clemenceau, Pelletan, de Douville-Maillefeu, Léon Bourgeois etc... avaient ouvert le feu contre J. Ferry, Méline et autres.

Bien entendu, je marchais avec les avancés et mes premiers coups furent contre M. Cordelet.

A vrai dire, Cordelet et Cavaignac étaient seuls à marcher ensemble. Leporché était plutôt radical, le père Lemonnier n'aimait pas Cavaignac et passait pour avancé. Le père Rubillard (le beau-père de Quesnay de Beaurepaire, magistrat fameux) était la roublardise même et le docteur Legludic se réservait.

J'aurais pu lier partie avec ces radicaux un peu roses, me mettre dans leur jeu. Mais soit par timidité, soit par insouciance, soit mieux encore par inconscience, je n'étais en contact qu'avec Bouttié.

Mon arrivée gêna les opportunistes. On était à la veille des élections municipales de 1888 ; Bouttié et ses amis (Tironneaux, Raguiteau, docteur Drouin) devenaient des opposants redoutables. Il était ennuyeux de voir *Le Progrès* passer des mains d'un prêtre déconsidéré entre les mains d'un inconnu ardent, issu d'une bonne famille du pays et sachant un peu parler en public.

Aussi, je fus tout de suite visé. Avouons-le, j'avais commencé par attaquer un peu à tort et à travers. Accablé d'ennuis d'argent, en présence d'un avenir douteux, entouré d'ennemis, croyez-vous que je menais une vie inquiète ?

Allons donc ! Je passais mes journées au café avec Labelle et de joyeux amis et j'abusais des apéritifs. J'avais une fourchette infernale. Jamais on ne vit plus joyeux luron ! Et pourtant, le barreau m'avait refusé. Il fallut que j'abandonnasse le poste de directeur de ce journal. Je dus me livrer à une foule de stratagèmes juridiques pour obtenir mon inscription. J'eus le toupet de ne pas faire de visites aux magistrats... ce qui me valut une avanie de Trentesaux à l'audience. Mais n'anticipons pas !

### Histoire de mes journaux

Comme vie privée, lever tard, apéritif, un tour au journal, apéritif, déjeuner, digestif. Tout cela au milieu de joyeux lurons que la politique ne tourmentait pas, Labelle, Chauvin, cafetier place des Jacobins, Paul Désile, aimable courtier, Keller, le commis de la librairie

Pellechat, Plot, employé de la préfecture, Massé l'huissier gros réjoui, mon partenaire au billard et qui eut l'avantage de me fournir mon premier client.

J'avais trop d'un journal ; Drouin me proposa de créer un tri-hebdomadaire *Le Petit Manceau*.

Ah ! Le bureau de ce journal mérite vraiment une description. Mais voilà ! Il me faudrait la plume de Balzac. Il était placé rue du Porc-Epic, un nom qui convenait admirablement à Drouin. Cette rue disparaîtra si elle n'est pas déjà supprimée. Elle allait de la place de la République à la place de l'Yerm. Etroit boyau où deux voitures ne passaient pas. Après les communs de l'Hôtel de France (disparu) où se trouvait un grand portail par où l'on pénétrait dans un casino, music-hall infect, devenu aujourd'hui la salle du cinéma Pathé. C'était l'entrée des artistes et des initiés. Elle était sombre et sale. Le portail était couvert de vieilles affiches de théâtre.

Après ce portail, venait immédiatement notre bureau qui donnait de plein pied sur la rue ce qui, par le temps pluvieux, provoquait un marécage sur notre seuil. Ce bureau divisé en deux par une séparation de bois surmontée d'un treillage constituait le cabinet du rédacteur en chef, la salle de rédaction, la comptabilité, le dépôt des journaux, la salle de réception des clients. Bref, entre ces quatre murs, tous les services des deux journaux étaient réunis. Derrière le grillage, il y avait deux sièges, l'un pour le rédacteur en chef, l'autre pour la comptable, une jeune fille intelligente (elle s'appelait je crois, Henriette Bouvet. Son père était porteur de journaux. C'est Drouin qui doit l'avoir perforée comme dit le docteur Mardrus) qui est devenue depuis la femme du trop fameux René Groult, un type dont j'aurai à parler et qui déjà était employé de Drouin. Hélène Groult sa sœur était la maîtresse de Drouin chez lequel elle était plieuse de journaux. Elle était d'ailleurs fort insignifiante.

Les vendredis, jours de marché, ce qui se passait là-dedans était inénarrable. Nos rares amis politiques y venaient de tous les côtés du département ; on échangeait des propos, on recevait l'argent des dépôts, on récoltait les nouvelles ! C'était une gabegie sans nom. Le journal gagnait peu et payait beaucoup. Les notes de l'imprimeur à la fin du mois étaient fantastiques et aucune vérification n'était possible.

L'avantage de ce bureau était qu'il était placé pas très loin de la brasserie Guiber, où les rédacteurs tenaient leurs assises sous la présidence d'Alfred Labelle. C'était ce même Labelle lequel, réformé pendant la guerre, avait organisé une escouade de francs-tireurs revêtus de costumes de cirque et qui, à cheval, les faisait défiler place de la préfecture sous les fenêtres de sa maîtresse. Comme les emmanchures des vestes étaient trop larges et qu'on lui demandait à cet égard des explications, il répondait en agitant les bras et en rondissant les yeux : « *C'est pour mieux donner les coups de sabre !* ». Quand on entendit dire que les prussiens étaient à Châteaudun, la compagnie Labelle disparut et personne n'en entendit plus parler.

On riait de tout cela, mais on ne lui en voulait pas. Il était un de ceux qui prenaient la franc-maçonnerie au sérieux. Il avait été promu « chevalier Kadosch » de la Loge. Le Kadosch est celui qui est chargé d'exécuter les traîtres. Labelle prenait des airs mystérieux en

racontant ces choses et il insinuait qu'il avait déjà pas mal assassiné de faux-frères ! Au demeurant, c'était un homme très bon, très doux, très bienfaisant, capable de secourir un camarade avec son porte-monnaie, sinon avec son sabre. Je l'ai beaucoup aimé.

Après avoir cinq à six fois échoué à diverses élections, il finit par devenir conseiller municipal dans le quartier de Pontlieue. Il fit les délices du public tant qu'il y fut présent. Il était le digne pendant d'un autre de mes labadens, nommé Anatole Coulpotin. Ce dernier était le type du démagogue grotesque, sorte de Fratellini sectaire et malfaisant. Il ne valait pas Labelle, car, au fond, Labelle n'était pas si bête que ça !

En dehors de moi, le journal était rédigé par Groult qui faisait intelligemment du reportage (c'est moi qui l'ai dressé, il est devenu un journaliste de grande classe), Paul Blin, primaire de première force et qui avait lui aussi l'étoffe d'un grand journaliste (il était alors comptable) et enfin un grand diable de bohème qui avait été chassé du journal la Sarthe à cause de sa mauvaise conduite et qui s'appelait Linus Lavier. Il vivait dans la misère, mais s'est échappé de la cour des Miracles. Quand il n'était pas ivre, avait beaucoup d'esprit. C'était une espèce de Jérôme Coignard laïque.

—

Quand nous décidâmes de créer *Le Petit Manceau*, il nous fallait avoir un rédacteur en chef, car moi j'étais avocat.

C'est alors que j'eus une de ses idées funambulesques qui ont parfois transformé ma vie en géhenne.

Je connaissais mon vieil ami, Philibert Roger, celui qui m'avait initié au pavé de Paris, comme un noceur, un ivrogne, un paresseux, un être fantasque et impossible. C'est à lui que je songeai ! Quand je pense à cet acte de ma vie, je me demande si je n'ai pas comme Caillaux, des prédispositions à la paralysie générale.

De tous les individus présents sur la planète, Roger était le moins indiqué pour venir rédiger *Le Petit Manceau*.

Définissons un peu le caractère des Manceaux. Racine n'a pas été tendre pour eux dans *Les Plaideurs*. Parlant des faux témoins, il a écrit : « *Il est vrai que du Mans, il en vient par douzaines !* » Je veux être impartial vis-à-vis de mes compatriotes. D'abord ils m'ont nourri et ensuite, ils m'ont tout de même aidé à devenir quelqu'un. Oh ! Ils ont eu contre moi toute la méfiance qu'on peut prodiguer à un compatriote ! J'ai nettement saisi la cruauté du proverbe : « *Nul n'est prophète en son pays !* ». Quand ils m'ont élevé sur le pavois, ils ont senti immédiatement le besoin de m'abaisser. Après tout, y a-t-il un caractère manceau bien tracé ?

Jules César a écrit en quelque endroit que les Cénomans se distinguaient par leur individualisme, qui vivaient dans des fermes éloignées les unes des autres, ayant entre eux des communications seulement quand surgissait l'ennemi commun.

Voyez la façon dont est construite la ville du Mans. Pas de grands immeubles multiples locataires ! Des petites maisons où l'on vit seul ! Le mur séparatif est aussi haut que possible. Plus que tout autre Français, le manceau veut jouir de sa vie privée. Non qu'il soit insociable, loin de là ! Mais il ne pousse pas la sociabilité au-delà d'une certaine limite. La bourgeoisie du Mans a toujours peu « reçu » ; elle est économe, n'aime pas ce qui brille, ce qui éclate, ce qui fait du bruit. Plus que partout ailleurs on goûte la raillerie, la roserie. On diffame beaucoup, mais il faut que tout cela soit discret. Le Manceau déteste les bruyantes polémiques de presse. Il déteste la violence.

La peur des coups ? Non ! En pleine guerre, le général de Langle de Cary me disait : « *Les Sarthois furent mes meilleurs soldats. Pas enthousiastes, mais ils allaient à la mort comme un employé va à son bureau.* » Au demeurant, bonne race, en même temps frondeuse par les paroles et disciplinée par les actes. Caillaux qui était surtout beauceron et normand ne l'a pas réellement représentée. Le Manceau est rusé non perfide, rancunier non cruel, pantoufflard, pas sans-patrie, économe pas rapiat, libertin, pas sadique. Avant tout, le Manceau est un être équilibré. Et j'introduisis Philibert Roger au Mans ! Un clown dans un temple protestant !

Philibert arriva avec une valise et une vieille gourgandine, Clémentine, qu'il avait ramenée à Caen et dont il n'avait jamais pu se séparer parce qu'il en avait peur, lui Roger, élève de Lissagaray et qui n'avait peur de rien.

Philibert exultait. Jamais il n'avait été à pareille fête. Il commença, dans un style lapidaire, par engueuler tout le monde.

Il y avait encore au Mans un journal monarchiste, *Le Nouvelliste*, mais il ne comptait plus. C'était le duc de Doudeauville qui l'entretenait. Journal des sacristies.

Le seul journal qui comptait était *La Sarthe*, fondée par Haentjens et qui était rédigé par deux hommes forts remarquables Fournier Carville et Hecquet. Hecquet était le collecteur des petites nouvelles. Un brave journaliste de métier, très droit, cherchant à ne déplaire à personne.

Fournier Carville était un extraordinaire sous-Cavaignac. On peut dire que *La Sarthe* a prospéré malgré lui, car son esprit méridional n'était pas pour plaire aux Sarthois. C'était le journaliste casse-cou. Instruit, intelligent, politicien jusqu'au trognon, aimant l'intrigue, mais partial, irascible, fougueux avec un caractère qui le rendait redoutable à ses propres amis. Il m'a souvent égratigné, il n'est jamais parvenu à m'empêcher de l'avoir en sympathie. Il a fini par m'aimer autant qu'il pouvait aimer quelqu'un.

*L'Avenir de la Sarthe* était le journal de la préfecture. Il était installé rue des Quatre roues et vivait d'une vie larvaire. Il défendait le gouvernement et la municipalité. Son rédacteur ne manquait pas de talent. Il s'appelait Émile Martin. Il a mal tourné et je crois qu'il est mort sous-préfet. C'était un garçon aussi calme que l'était peu Philibert. Bien entendu, c'est sur lui que tomba Roger. Les personnalités avaient commencé. J'en demande encore pardon aux mains de Cordelet. Un vague instinct me poussait à croire que toutes ces

incartades m'étaient nuisibles personnellement. Mais j'étais prisonnier. Prisonnier de Roger comme il l'était de Clémentine ! Dans l'impossibilité de le réfréner ou de le renvoyer.

Prisonnier de Bouttié et de Drouin qui voulait la peau de Cordelet.

Linus Lavier qui connaissait à fond le personnel manceau avait commencé une campagne à fond contre les conseillers municipaux. Quelques traits étaient bien affilés et ça portait.

Je fus entouré d'un nuage de moustiques comme dans un marais. J'avais révolutionné Landerneau. Du jour au lendemain, je fus honni, mais je fus quelqu'un.

Les radicaux m'invitaient dans les comices agricoles. Leporché et Rubillard commencèrent à s'inquiéter de moi. Il faut dire que Rubillard était candidat à la mairie où Cordelet l'avait remplacé. Mais il cachait soigneusement son jeu.

Sur une insulte de Roger, le secrétaire de Martin, un jeune homme à poigne, nommé Louis Cordonnier et qui depuis fit son chemin dans le journalisme (Il devint rédacteur en chef de *La Dépêche de Brest*) vint trouver mon rédacteur en chef dans un café et lui asséna un violent coup de poing. D'où plainte de Roger en police correctionnelle. Alors, l'avoué nous envoya une assignation en diffamation. Roger comme auteur principal, et moi comme civilement responsable en qualité de directeur.

Le procès fut un événement. Bien entendu, c'était Trentesaux qui présidait. Nous fûmes défendus par Louis Martin, depuis sénateur du Var, qui fut médiocre et combattu par Ferdinand Dreyfus lequel avait du talent et n'eut pas de peine à se tailler sur notre dos un grand succès. Roger fut condamné à six jours de prison et 6000 francs d'amende ! Je fus déclaré civilement responsable. Les juges avaient dépassé le but et nous fûmes considérés comme des martyrs.

Quelle triste époque ! Nous étions à la veille de l'affaire de Langson et de la chute de l'admirable Jules Ferry que nos journaux ne cessaient d'injurier. « *Ferry - Tonkin - Ferry - Choléra* ». Si la politique radicale avait triomphé, nous n'aurions jamais eu de colonies. Clemenceau n'était pas un imbécile, loin de là, mais il n'avait d'action que sur les imbéciles. Je me distribue en ce moment un paquet de vérités, mais je dois dire que c'est mon admiration pour Clemenceau qui m'a entraîné, un instant, du côté du boulangisme.

Clemenceau – première manière – avait été partisan assez longtemps du général dont il voulait faire un prétorien républicain. J'ai été lié avec Georges Laguerre, j'ai connu les premiers éléments de l'armée boulangiste ou il y avait pas mal de fripouilles à côté de pas mal d'honnêtes gens.

*Le Petit Manceau* était d'accord avec les radicaux et (c'est ce qui m'attirerait tant de critiques plus tard) il a persisté à approuver Boulanger après que Clemenceau l'eut lâché.

Je fis appel du jugement qui nous avait frappés, Roger et moi. Cette fois-ci, je pris un meilleur avocat, M<sup>e</sup> Jullien, député du Loir-et-Cher, qui est mort gouverneur des colonies.

Jullien avait un gros talent ; il s'était fait à Paris une belle situation comme avocat politique. Il aimait trop le vin d'Anjou et la fillette, c'est ce qui l'a perdu. Il est mort assez malheureux, ce qui est le sort de beaucoup de parlementaires.

Quand l'affaire vint devant la cour d'Angers, je l'avais invité au restaurant réputé du Cheval Blanc et il entama deux ou trois bouteilles de Cérons. Il était fort gai et d'un rouge apoplectique. Je me dis : « *Nous sommes fichus !* ». Il plaida avec un brio étourdissant, ramenant l'affaire à ses minuscules proportions. Chédeau qui présidait était « de gauche ». Nous eûmes le bonheur de voir les condamnations ramenées à 25 francs d'amende et 25 francs de dommages !

Cordelet était dans le bouillon. Cet échec eut le don de le décourager. C'était un fort honnête homme, procédurier et tatillon, mais droit et loyal. Il administrait avec un soin minutieux. Il était nerveux et détestait les attaques personnelles. Les flèches de Linus Lavier le harcelaient. Pendant sa municipalité, on avait édifié sur la place de la République un urinoir qui empestait. Linus avait baptisé l'édicule « La Cordelette ».

Spirituel et fin, Cordelet était laid et rabougri. Linus le faisait passer pour un tyran municipal et écrivait : « *En lui, il n'y a pas que le corps de laid !* » Et autres calembredaines. Tout cela conduisit Cordelet à abandonner son mandat de maire. Il en avait assez !

Aux élections municipales de 1888, il ne lança au combat que ses amis, Nano, l'ingénieur, Picard l'avocat, Verney le représentant de commerce, et un tas de braves bourgeois beaucoup plus instruits et plus honorables que ceux qui firent partie de notre liste, car je fus désigné comme candidat en compagnie de Georges Bouttié, de Rubillard, de Tironneau, de Raguideau, de Paul Courboulay.

Je me présentai dans le quartier de Saint-Gilles (le plus avancé), car Le Mans était alors découpé en quatre sections. Nous fûmes élus dans trois sections avec une majorité écrasante. La section de Sainte-Croix était nettement réactionnaire. Elle balaya les deux listes républicaines et fit passer des hommes de premier plan parmi lesquels Vilfeu, Georges Pavie, et Coutoux. Ce fut une opposition brillante. La préfecture opportuniste était battue, j'allais devenir un petit personnage.

### Les premiers pas

Je m'étais à la fin débarrassé et non sans peine de Philibert Roger et je l'avais remplacé par un autre ami d'enfance, moins brillant mais plus sérieux, Émile Pinguet.

Pinguet était le fils d'un teinturier de Saint-Calais et son père fut quelque temps maire. Il était petit, vain comme les petits hommes, assez instruit, un peu poivrot, mais docile et fidèle à sa tâche. Au demeurant, il a bien réussi et, si les journaux avaient été viables, il les eut conduits à bonne fin.

Mais il fallait de l'argent et je passais mon temps à en chercher pour payer mes dettes.

Certes, le papa Oudineau était généreux, mais mon père l'était moins. Je l'ai laissé au surplus dans l'ignorance absolue et systématique de mes affaires. Bien que mon père fût très modéré, il avait été flatté de voir son fils devenu si rapidement conseiller municipal. Il pensait que cette situation améliorerait ma situation d'avocat (je ne gagnais certainement pas cent francs par mois !). Mes dettes grossissaient. Il fallait régler les énormes factures d'Albert Drouin, ma sangsue !

Le mariage de mon frère me tira d'affaire. Il épousait une riche héritière du Loir-et-Cher, M<sup>elle</sup> Blanche Virquin, pas trop laide alors, mais douée d'un des plus sales caractères dont jamais une fille gâtée par son père ait été pourvue.

Pauvre Georges ! Il a vécu là de belles heures. Il n'avait jamais vu tant d'argent à sa disposition ! Son premier geste fut de me faire parvenir 21.000 francs dont j'avais le plus pressant besoin.

Cela m'empêcha de perdre totalement la confiance du papa Oudineau. Mais ma situation était loin d'être débrouillée. *Le Progrès* et *Le Petit Manceau* représentaient pour moi un capital investi de plus de 25.000 francs, et comme revenu : une dépense de plusieurs centaines de francs par mois ! Ce ne pouvait pas durer. Drouin était parvenu à ses fins : posséder les deux canards pour rien !

**(Voir la suite dans le 3<sup>e</sup> cahier.)**